

LETTRE AUX COMMUNAUTÉS



Mission
DE FRANCE

AIDE ET ENTRAIDE

juillet - août 1996

35 F

179

***Le présent dit l'urgence,
l'avenir réclame des projets***

Tunisie, aide et entraide

Heureux, à Emmaüs

179. 1996

MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

Sommaire

Edito

Le comité de rédaction p. 1

Le présent dit l'urgence, l'avenir réclame des projets

Jean-Paul VIGIER p. 3

Tunisie, aide et entraide

Anne-Marie LENOËL p. 20

Compagnonnage en pays associatif

Pierre ANDRIEUX p. 29

Du pain, du travail... et puis la parole

Ambroise BOUCHERIE p. 39

Heureux, à Emmaüs

Jacques LOCH p. 51

De chair et d'os... et l'air pour respirer

Marie-Thérèse WEISSE p. 57

SOURCES : "Qu'il soit ton égal"

p. 68

UN LIVRE - UN AUTEUR

p. 72

Le Détour et l'accès / Fonder la morale

François JULLIEN

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Eglise, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Eglise à l'Eglise en sorte que l'Evangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Evangile du Salut.

Il y a près d'un an, dans notre numéro 174, nous nous interrogeons sur la solidarité, à partir de l'expérience syndicale et associative. Le déclin des formes traditionnelles de solidarité et l'apparition de formes nouvelles, aux contours idéologiques encore flous, sont-ils réductibles à une querelle entre Anciens et Modernes ? Nous y lisions plutôt le signe étonnant d'une sorte d'entêtement à vivre en solidarité.

Ce numéro, intitulé "Aide et Entraide", nous invite à poursuivre l'enquête, en élargissant le champ au delà des frontières, qu'elles soient géographiques ou sociales.

Jean-Paul VIGIER nous propose tout d'abord un regard panoramique sur l'évolution vertigineuse des trente dernières années. Au changement radical du contexte politique et économique mondial répond une transformation non moins significative des organismes de solidarité internationale : Les sociétés caritatives se muent en associations pour le développement ; l'humanitaire émerge ; les deux courants s'affrontent, puis, de plus en plus sollicités par les pouvoirs publics, se rapprochent...

Quittons maintenant l'approche globale pour nous rendre sur le terrain. Anne-Marie, Pierre, Ambroise et Jacques parlent, chacun à leur manière, de leur plongée dans un univers quotidien, en Tunisie, à Gennevilliers, ou dans une des 140 communautés Emmaüs.

Leur attitude fait irrésistiblement penser à celle du jardinier, joignant la patience à la ruse, l'obstination à l'émerveillement. Ces paroles retrouvées, ces existences relevées, résultent souvent d'un imprévisible et incroyable concours de solidarité.

D'où vient cet entêtement ? Les paléontologues nous disent que cela a quelque chose à voir avec l'espèce humaine. Dernier né du règne animal, l'homme en est aussi l'élément le plus fragile, le moins adapté à son environnement. Seule son aptitude sociale explique sa survie et son étonnante unicité : contrairement à d'autres espèces, il ne comporte ni sous-branches, ni groupes isolés. C'est la pratique de l'aide et de l'entraide qui l'a sauvé. Les neuro-biologistes attribuent cette aptitude sociale à une fonction complexe du cerveau, liée à la faculté de s'identifier à l'autre¹. Toutes les formes de racisme, jusqu'au gouffre du génocide, constituent donc bien une forme de régression, une sorte de réanimalisation.

Sans remonter jusqu'aux origines, Marie-Thérèse WEISSE se risque à dévoiler l'enracinement spirituel de cette étrange vocation humaine à la solidarité au long cours. Seul celui qui prend le temps de respirer en perçoit la source : une parole enfouie qui traverse les siècles.

Le comité de rédaction

1. Voir l'article de Jean-Pierre CHANGEUX : *"Fondements de l'éthique... Recherche d'un neurobiologiste"* LAC 176, pp 18 sq.

Le présent dit l'urgence, l'avenir réclame des projets

Jean-Paul VIGIER

Président de la Coordination SUD

Chargé de mission au CCFD

Jean-Paul VIGIER, qui est aussi ancien président de la SIDI et ancien directeur général adjoint du Centre d'Etudes Supérieures Industrielles (CESI), est intervenu au cours du week-end de réflexion sur l'économie organisé par la Mission de France en janvier 96. Le thème était "Aide humanitaire et développement".

La Coordination SUD (Solidarité Urgence et Développement) dont je suis président regroupe plusieurs organismes :

- le CRID (Centre de Recherches et d'Information sur le Développement), le CCFD en est membre, ainsi que des orga-

nisations de développement ;

- la Coordination d'Agen : organismes d'urgence et d'intervention ;
- le CLONGV (Comité de Liaison des ONG de Volontariat) : associations qui envoient des volontaires dont les "Volontaires du Progrès".

Ma fonction est essentiellement une fonction de représentation, de négociation avec les pouvoirs publics et de coordination entre organisations. Par ailleurs, je continue à suivre, pour le CCFD, la mise en place, le suivi et le développement des produits financiers créés en même temps que la SIDI (Société d'Investissement et de Développement International), c'est-à-dire le fonds commun des placements "Faim et développement", la SICAV, Eurco-Solidarité.

Enfin, j'essaie de voir comment utiliser en France les mécanismes qu'on a instaurés et développés dans des pays en développement. On m'a demandé, pour cela, de présider une association de plusieurs organismes français qui essaient de faire crédit à des personnes en difficulté ou exclues (l'ADI, la Fondation France active, Autonomie et solidarité, la Nouvelle économie fraternelle, etc.), en vue de créer une banque solidaire, ce qui est très difficile en France, compte tenu de la législation, l'une des plus contraignantes d'Europe. Puisqu'il semble que ce soit administrativement impossible, il faut donc trouver d'autres types de solutions.

* * *

Suite à cette présentation, je voudrais centrer mon intervention sur trois points :

- resituer les choses dans l'histoire ;
- établir un parallèle entre l'évolution du monde, des besoins et l'évolution des organisations de solidarité ;
- considérer la situation actuelle et voir ce que l'on peut imaginer pour l'avenir.

Un regard historique

Au cours des siècles passés, on voit régulièrement naître en Europe des initiatives particulières, variées et concomitantes, dans le domaine de la solidarité ou de la charité, comme S^t Vincent de Paul et les enfants trouvés, à Paris, et les Monts de Piété pour le crédit, à Rome. Des initiatives individuelles deviennent collectives puis s'institutionnalisent et quelquefois se nationalisent (l'hôpital, l'école, les mutuelles ouvrières). Ce phénomène, commun à bien des pays, est généralement lié, au départ, à des initiatives et des soutiens religieux, de toutes les confessions.

La solidarité internationale est un phénomène récent et nouveau. On peut en repérer le commencement à la fin de la dernière guerre mondiale, sur la trace des initiatives et des liens tissés avec les pays de "Mission". Entre 1945-1960, des initiatives de solidarité internationale rejoignent des personnes en danger : extrême pauvreté, réfugiés, victimes de guerre, catastrophes naturelles... Elles émanent d'organismes tels que Caritas Internationalis, la Cimade, le Secours Catholique.

Le tournant des années 60

A partir des années 60, les empires coloniaux laissent la place à des Etats théoriquement indépendants.

Le problème de la faim dans le monde commence à être perçu ; comme en témoigne la parution du livre de Josué de Castro : "Géopolitique de la faim". On craint le pire pour l'Asie. La FAO demande aux pays industrialisés de constituer des "Comités contre la faim". L'Eglise, Jean XXIII, invitent les chrétiens à prendre des initiatives : c'est la naissance du Co-

mité Catholique Contre la Faim. Peu à peu, cet appel à la solidarité pour répondre au risque de famine, invite à soutenir à la fois l'aide matérielle mais aussi des initiatives de développement, d'où le "D" du CCFD ("et pour le développement").

Dès l'année 1970, on veut promouvoir le développement, mais par la suite, on réalise la part d'illusion de l'entreprise. L'ONU est partie prenante, des mouvements naissent.

L'évolution du monde et l'évolution des organisations de solidarité sont liées. Voici quelques éléments de cette interaction :

- la volonté de promouvoir un développement planifié en s'inspirant de l'expérience du développement des pays industrialisés tout en écartant leurs erreurs passées. C'est la démarche des Nations-Unies et de nombreux organismes de développement.
- l'influence des systèmes de développement appliqués en URSS... la priorité pour l'industrie lourde.
- la sensibilité "tiers-mondiste" : par-

tir des racines, de la culture, des ressources d'un pays, pour un développement qui lui soit propre.

L'illusion des années 70

Les années 70 sont l'illustration de ces trois approches. Ainsi, la démarche des pays de l'Afrique de l'ouest, avec un projet de planification à la française, où l'Etat a une place importante, selon une sorte de colbertisme. En Algérie, on retrouve l'influence du modèle soviétique : promouvoir l'industrie lourde et l'éducation à partir de l'exploitation des ressources du pétrole. En Tanzanie, on opte pour la base, le local, les communes populaires : c'est le choix tiers-mondiste. Pour la démarche chinoise, il faut réaliser l'impact terrible de la révolution culturelle, croisant les réalisations et les projets précédents – le "Grand Bond en avant".

On doit tenir compte également des données politiques du moment : les dictatures en Amérique latine, la guerre froide qui coupait le monde en deux, l'Afrique qui devenait un enjeu, surtout politique,

et le mouvement tiers-mondiste. Né à Bandoeng, puis recentré autour de Boumédiène en Algérie, en lien avec le groupe des 77 (puis des 100), le tiers-mondisme exerçait à l'ONU avec les non-alignés une réelle influence. Il développait l'idée d'un Nouvel Ordre Economique International qui aboutit à la création de l'OPEP. Après les crises du Proche-Orient, un certain nombre de pays producteurs ont augmenté le prix du pétrole pour tenter de maîtriser les cours et de construire leur développement à partir d'une meilleure rémunération de leurs produits de base.

L'espoir des peuples

Les années 70 étaient des années optimistes ; on pensait pouvoir trouver des modèles de développement adaptés à ce qu'on appelait le tiers monde à l'époque et qui regroupait des pays certes hétéroclites, mais ayant tous ce désir de se retrouver ensemble et de mener des politiques du même ordre. Les trois modèles que j'ai évoqués, même s'ils sont d'origine, de nature et de modalités différentes, avaient quand même le souci de mener un progrès

et un développement dirigés, organisés, quelle que soit la forme de cette organisation.

Parallèlement, se développe, au niveau philosophique et conceptuel, la notion de droit des peuples, dont certains pensent qu'il prime sur le droit de l'homme. L'idée que les droits des peuples priment sur les droits des personnes aboutira en Occident à l'approche tiers-mondiste. En Amérique latine, avec Che Guevara, apparaît le mythe de la guérilla, dont le Nicaragua a été l'exemple tardif et avorté, le mythe romantique d'une possibilité d'imaginer une société nouvelle. Ce courant a effectivement provoqué l'apparition de nouvelles organisations, très centrées sur cette approche tiers-mondiste : Frères des hommes, Terre des hommes, Peuple solidaire, et autres. Ces idées ont pénétré dans la société en général et dans les organisations déjà existantes, en créant, dans le même temps, un nouveau langage. Ce langage du développement a utilisé les outils d'analyse de la démarche marxiste. Même si les idées, les réalisations ou les promoteurs n'étaient pas marxistes, il n'y avait à ce moment-là qu'un seul langage

disponible dans le domaine économique du développement, et il était marxiste ; ce qui entraînera très vite une confusion, volontaire ou pas, entre le marxisme et un certain nombre d'organisations qui travaillaient dans le domaine du développement. Il fut effectivement facile de faire des amalgames ; cela sera exploité par la suite.

La fin des années 70 est marquée par l'invasion de l'Afghanistan et par la deuxième crise pétrolière et l'échec de l'OPEP. Simultanément, les mécanismes mis en place par la Communauté européenne montent en puissance. Pour la première fois – d'ailleurs sous l'influence de la France – un certain nombre de mécanismes participant de cette philosophie ont été mis en place. Les accords de Lomé avec les anciennes colonies des pays européens donnent à ces pays des dispositions préférentielles dans le domaine douanier et des aides particulières dans le domaine du développement. C'est à cette époque qu'est créé le STABEX, un système de stabilisation des échanges, pour permettre aux pays signataires des accords de Lomé de pouvoir exporter leurs matières pre-

mières avec un maintien des prix et une limitation de la fluctuation de ces prix par rapport au prix du marché. Ces deux mécanismes, maintenant totalement obsoletés, ont fonctionné pendant les années 70 et une grande partie des années 80 ; ils étaient une réponse institutionnelle et internationale, de la part des pays européens, pour maintenir une certaine justice et une certaine équité dans les prix mondiaux, en faveur des pays auxquels ils étaient liés. (Certains pensent maintenant que le STABEX a été un frein au développement de ces pays ; ce n'est pas faux non plus.)

Le bouleversement des années 80

Les années 80 sont les années de l'émergence de l'humanitaire. Durant les années 70, l'humanitaire et l'urgence avaient mauvaise presse. La charité, la générosité, la solidarité étaient souvent occultées, dans le domaine des idées, par la notion de justice. Effectivement, de nombreuses organisations de solidarité étaient centrées sur le développement,

partageant les idées évoquées ci-dessus, considérant avec condescendance, ou du moins avec un certain détachement, les réponses aux besoins urgents pour aider des personnes.

Des populations en état de choc

Ce sont les événements du Biafra qui ont été au départ de la poussée de "l'humanitaire" ("Médecins sans frontières" a été créé par Kouchner et Emmanueli pour le Biafra). Cette initiative fit connaître des besoins immédiats, des besoins de personnes liés à des situations qu'on ne pouvait pas maîtriser, soit d'origine naturelle (catastrophes naturelles), soit d'origine humaine (guerres ou impasse économique). C'est à ce moment-là que sont apparues de multiples organisations, centrées essentiellement sur l'aide aux personnes. Ce n'est pas un hasard si ces associations ont été créées par des médecins. Le médecin aide une personne, un malade, à évoluer, à guérir de sa propre maladie. L'approche de cette aide d'urgence était centrée sur des personnes en difficulté : il fallait les aider individuellement pour leur permettre de ne pas mourir. Cet-

te différence d'approche s'est traduite dans la terminologie. Les associations plus anciennes étaient centrées sur le développement et visaient une action de nature collective, portant sur les institutions, les mécanismes. Elles souhaitaient une organisation internationale de l'équilibre des échanges. Les nouvelles associations affrontaient l'émergence de besoins nouveaux, certainement sous-estimés par les premiers, et faisaient apparaître, au contraire, le besoin d'aider des personnes atteintes dans leur corps par la maladie, par la guerre, par la souffrance, par la blessure, par la faim et pour lesquelles les réponses étaient par nature individuelles. De ce fait, se sont développées des actions, d'abord médicales, dites humanitaires, – je pense qu'en fait tout est humanitaire et pas seulement ces organisations d'urgence –. Cette approche nouvelle, liée à toute une série d'événements, catastrophes, tremblements de terre, apparaît, à ce moment-là, sous la forme de grandes associations telles que MSF ou Médecins du monde. Ces initiatives provoquent un renouvellement considérable de la conception de la solidarité internationale.

Réaliser les échecs du développement

A partir des années 80, une nouvelle prise de conscience apparaît. C'est, d'abord, l'échec des modèles évoqués ci-dessus : l'Afrique de l'Ouest, l'Algérie et la Tanzanie s'écroulent pour des raisons diverses, laissant des champs de ruines, voire des guerres, comme en Algérie actuellement. Par ailleurs, on se rend compte que de nombreux programmes, générés avec les meilleures intentions du monde, sont exécutés par les organisations internationales, souvent sans le concours ni l'adhésion des populations, en fait, sans démocratie ; ainsi un programme de développement peut parfaitement être mené avec une dictature ; d'ambitieux programmes ont connu l'échec faute de l'adhésion des populations. Autrement dit, on commence à se rendre compte, dans les années 80, que ce développement par le haut, par de vastes programmes, par de grands projets, est inopérant, voire pervers. Cette constatation fut longue à venir et toujours difficile. Parallèlement à l'intervention d'urgence menée par les organisations humanitaires, on prend conscience

du besoin, dans le domaine du développement, d'opérations de petite dimension locale, conduites par des associations, pour avoir le plus de chance de réussir. Les organisations, dites non-gouvernementales, de solidarité internationale, locales ou étrangères interviennent de plus en plus pour le développement et l'aide à la coopération. Dans cette sorte de débâcle des années 80, on assiste en même temps à la disparition des dictatures d'Amérique latine et à l'émergence de la démocratie. Beaucoup d'organisations, créées au départ pour lutter contre ces dictatures et pour défendre les droits de l'homme, se transforment rapidement en organisations de développement qui bénéficient de leur implantation populaire. Elles deviennent des moteurs du développement. Enfin, les années 80 voient surgir en force le libéralisme le plus libéral, aux Etats-Unis avec la présidence de M^r Reagan, et en Grande-Bretagne avec M^{me} Thatcher. Le projet et la volonté de mettre en place un système économique libéré de toutes les entraves se répand... Parallèlement, l'empire soviétique commence à connaître des difficultés grâce, d'ailleurs, à la réussite du mécanisme imaginé par M^r Reagan, pour

appauvrir l'Union Soviétique : la course aux armements. C'est la détérioration d'un système qui ne tenait plus que par une structure politique et policière.

Dans les années 80 s'opère donc un tournant important : une perte de confiance dans les grands programmes de développement, l'expansion de l'idéologie libérale qui privilégie le secteur privé et la recherche du profit au dépens des Etats ; l'échec et la disparition du système marxiste.

Frictions et dénigrement

En France, ces phénomènes se retrouvent au niveau des organisations de solidarité internationale. On constate une opposition idéologique entre les organisations influencées par les idées tiers-mondistes – celles des années 70 – et les organisations d'urgence qui, mobilisées vers l'individu, sont peut-être plus perméables à l'idéologie libérale.

A partir de l'année 87, les organisations de développement regroupées à l'époque autour du CRID, et les organisations d'urgence, qui ont constitué ce qu'on

appelle la Coordination d'Agen, s'affrontent. Rony Brauman a fondé "Libertés sans frontières" pour contrer les idées tiers-mondistes, il a beaucoup évolué depuis ! C'est aussi l'époque des grandes campagnes du Figaro Magazine contre le CCFD... Dans ces campagnes, les détracteurs pointaient le langage marxiste en disant : *"Vous voyez, du moment qu'ils disent ça, c'est que forcément ils sont marxistes ou révolutionnaires !!"*

L'état et les nations réalisent l'enjeu

Les années 80 connaissent aussi la première amorce d'une institutionnalisation du dialogue entre les organisations de solidarité et l'Etat. En 1981, Jean-Pierre Cot, nommé ministre de la Coopération, demande aux organisations de se regrouper pour mettre en place un mécanisme permanent de concertation. Cet objectif sera réalisé par ses successeurs, dont Christian Nucci. A ce moment-là, est créée la "Commission coopération et développement", une institution qui existe toujours. Elle est paritaire, c'est-à-dire qu'elle regroupe à égalité, d'une part toutes les administrations concernées par la coopération et,

d'autre part, les organisations de solidarité désignées par leurs divers collectifs.

Les gouvernements et les organisations internationales ont donc pris conscience de la nécessité de voir la société civile participer au développement. C'était une découverte fondamentale, car, jusqu'alors, l'action des organisations de solidarité était considérée comme négligeable. Elles étaient traitées avec la plus grande commisération, la plus grande condescendance, par des organismes comme la Caisse centrale de coopération ou la Banque mondiale. Or, en 1985, un grand tournant s'opère : les organismes, tels que la Banque mondiale ou les Nations-Unies, reconnaissent l'importance des organisations et créent des comités paritaires avec elles. Parallèlement, ils mettent en place de nouveaux mécanismes de financement pour ces organisations. C'est à ce moment-là que surgit une nouvelle race d'organisations de solidarité – cf. la SIDI déjà évoquée – pour permettre l'accès aux mécanismes bancaires et commerciaux à ceux qui en étaient exclus. Ainsi, les phénomènes de crédit, de micro-crédit, de crédit populaire, vont se

répandre à peu près dans tous les pays, encouragés d'ailleurs par de grandes banques internationales, comme la Banque interaméricaine. Celle-ci a profité de l'évolution des organisations en Amérique latine, du politique vers l'économique, pour leur ouvrir des lignes de crédit : une mutation considérable pour ces pays d'Amérique latine !

La nouvelle donne des années 90

Deux phénomènes fondamentaux vont sans doute jouer pour les années 90 :

- le premier est l'écroulement du régime soviétique. L'image d'une alternative au libéralisme occidental n'existe plus. Et, concrètement, la Russie ne donne plus un sou pour les pays qu'elle soutenait précédemment.

- le deuxième est la guerre du Golfe qui a été, en quelque sorte, la victoire symbolique de l'Occident sur l'Orient, du Nord sur le Sud. L'Union Soviétique ne s'y est pas opposée, elle s'y est même associée, la Chine également. La guerre du Golfe a été le support médiatique visuel d'une prise de conscience du changement du monde, avec le leadership incontesté des Etats-Unis d'Amérique. Ce leadership

est politique et militaire, mais pas économique, puisqu' apparaît en même temps l'émergence du Japon. Au niveau des Etats, c'est le Japon qui finance le plus la Coopération internationale ; cela est lié à sa stratégie commerciale. Sauf en cas de sinistre sur son territoire, le Japon reste le plus gros donateur des Etats du monde.

Une économie globale et mondiale

L'avenir va donc être déterminé par l'émergence de puissances financières considérables avec les conséquences très fortes de la complète dérégulation dans le domaine des capitaux. Etant donné le développement des mécanismes de transmission, aucune puissance au monde ne peut empêcher la circulation des informations et celle des capitaux. Cela aboutit nécessairement, quasi inéluctablement, à la globalisation de l'économie qui est l'élément déterminant de cette décennie. L'imbrication de toutes les économies du monde fait que, à moins de sortir et de s'isoler complètement – mais cela ne peut jamais durer très longtemps –, aucun endroit du monde n'est complètement à l'écart de ce mécanisme d'économie mon-

diale. Les accords du GATT ont desservi certains pays du Sud, mais d'autres en ont beaucoup profité et en profitent encore. La conclusion est que le tiers monde n'existe plus ! Cet ensemble, qu'on avait vu se constituer dans les années 70, a littéralement explosé. Des pays d'Asie du Sud Est ont atteint un niveau très largement supérieur à certains pays européens, alors qu'il y a encore dix ans, ils étaient classés parmi les pays en développement. Des pays d'Amérique latine, avec cependant des disparités internes considérables, sont maintenant parmi les pays dont la croissance est la plus importante. La Chine est le pays du monde dont la croissance est la plus forte. Autrement dit, ce qu'on appelle "la crise économique" n'existe que chez nous. Elle n'existe pas dans la plupart des pays du monde.

Des poches de pauvreté en pays développés

Il y a donc un renversement des valeurs et, d'une certaine manière, un renversement des situations. Certains pays du Sud deviennent des pays relativement riches ; en revanche, la pauvreté se déve-

loppe chez nous. C'est la grande marque des années 90. On ne peut plus raisonner dans le domaine de la solidarité en termes de pays développés et de pays non-développés, mais en termes de populations défavorisées ou non. Actuellement, dans tous les pays du monde, on trouve des populations défavorisées et des poches de pauvreté dramatiques, même si un Rmiste de chez nous ferait figure de classe moyenne ailleurs. Il y a maintenant une sorte de renversement, de bouleversement, dont on n'a pas encore pris tout à fait conscience. A cela il faut ajouter, toujours dans les années 1990, l'évolution inquiétante, difficile, des pays d'Europe centrale. Si, globalement, cette évolution est plutôt positive, elle est beaucoup plus inquiétante en Russie et dans les pays de l'Asie centrale. Que vont devenir ces pays, au plan politique et économique ? Leur arsenal nucléaire, obsolète et devenant de moins en moins performant, risque d'être très dangereux et, faute d'entretien, cause de catastrophes écologiques considérables.

Un autre phénomène caractéristique est l'émergence de regroupements nationaux, comme l'ALENA en Amérique du

Nord, l'Union Européenne chez nous, l'ASEAN en Asie, qui vient maintenant d'intégrer le Viêtnam et qui, un jour, intégrera certainement la Chine, malgré les réticences de certains. L'ASEAN était au départ une structure exclusivement politique, opposée à la Chine et au Viêtnam. Elle devient maintenant une structure économique qui intègre le Viêtnam et commence à commercer très fortement avec la Chine. Un mécanisme, conçu pendant la guerre froide pour faire rempart aux influences communistes, devient un outil de développement commun, y compris pour des pays officiellement toujours communistes comme le Viêtnam, qui connaît actuellement un des capitalismes sauvages les plus caractérisés.

Voilà le contexte actuel dans lequel oeuvrent les organisations de solidarité. Il n'est pas sûr que toutes en aient pris conscience.

Le discours habituel est déstabilisé

Le langage que l'on utilisait, aussi bien en termes d'urgence qu'en termes de développement, est complètement dépassé. On ne peut plus dire raisonnablement que les problèmes de développement de

l'Afrique proviennent, même si c'est en partie vrai, du colonialisme ou de l'esclavagisme. On peut le dire sociologiquement, peut-être, au niveau d'une conscience collective, mais économiquement, sûrement pas. On ne peut plus dire non plus que les pays du Sud sont voués à un non-développement ou, au contraire, à un développement systématique. La notion de progrès inéluctable n'existe plus. Nous avons vécu selon une conception du progrès basée sur la représentation que les générations suivantes seront toujours dans une meilleure situation que les précédentes. Or, nous arrivons maintenant à une époque où nos enfants n'auront sûrement pas le même type et les mêmes modes de vie, les mêmes progressions que nous. Le mécanisme qu'on appelle "l'ascenseur social" est arrêté ou, du moins, il fonctionne plus lentement et plus sélectivement. On oublie aussi que des pays comme la France ou les autres pays d'Europe ont fait en trente ans des progrès inimaginables. Passer, sans crise majeure, d'un taux de population agricole de 50% à la fin de la guerre à 7 ou 8% maintenant, c'est certainement un exemple de développement parmi les plus rares dans l'histoire du monde.

*Avoir en tête le Rwanda
... et le chômage des jeunes*

Un grand argument, opposé aux organisations de solidarité, est de dire : *"Mais oui, pourquoi allez-vous vous occuper de gens qui sont à des milliers de kilomètres, alors qu'il y a la pauvreté chez nous, qu'est-ce que vous faites pour ces gens-là ?"* Et cela se traduit inévitablement, le baromètre de la solidarité le montre, par l'intérêt porté actuellement chez nous aux problèmes immédiats, que ce soit le chômage, notamment le chômage des jeunes, ou la pauvreté. Là aussi, la réflexion s'impose. Du côté des "urgenciers", l'expérience passée, au Rwanda en particulier, a créé un traumatisme considérable. L'intervention militaire française, le rôle aberrant du gouvernement dans cette affaire, font qu'effectivement une interrogation forte est née. Citons la réaction de Rony Brauman : *"N'y a-t-il pas eu un mélange fort entre une défaillance politique des gouvernements qui ont habillé d'humanitaire leur forme d'intervention, que ce soit en Rwanda ou en Bosnie ? Par manque de courage politique, de décision politique, on a mis en avant les organisations humanitaires."*

Ce n'est pas un hasard si les organisations humanitaires s'intéressent aussi maintenant à ce qui se passe en France. Médecins du monde et Médecins sans frontières ont partout ouvert des dispensaires, pour aider les gens qui ne peuvent pas se faire soigner ailleurs. Ils prennent conscience de la pauvreté chez nous et, en même temps, ils ont conscience qu'ils ne peuvent pas se désintéresser du développement. De même, les organisations de développement ne peuvent pas non plus se désintéresser de la détresse quotidienne. Autrement dit, les frontières entre ces deux approches, très nettes dans les années 80, sont en train de s'atténuer considérablement. Cela se traduit par le fait que la plupart des organisations se retrouvent maintenant dans la Coordination SUD et ont entre elles de meilleures relations.

*Ne pas se résigner
à une solidarité de myope*

Un autre élément m'inquiète. On a de plus en plus de mal à imaginer que le consensus politique sur l'aide au développement, en France et en Europe, puisse durer. Si nous ne réagissons pas, la pro-

chaîne législature verra éclater ce consensus, quel que soit le parti au pouvoir, de droite ou de gauche. Une pression extrêmement forte s'exerce actuellement sur les hommes politiques et sur les gens qui font l'opinion pour que l'on ne se mobilise qu'afin de diminuer la pauvreté chez nous. Si on ne prend pas rapidement des mesures pour contrer cette idée, on risque de se trouver très vite dans une situation et des sentiments proches de la forme caricaturale que l'on voit aux Etats-Unis : le congrès américain vient d'amputer de 30% les ressources de la coopération américaine, et le président de la Commission des Affaires étrangères déclare que "l'argent des contribuables américains ne doit pas financer des trous à rats". Il faut agir vite car, paradoxalement, jamais les organisations de solidarité internationale n'ont été aussi bien considérées, soit par les médias, au moins celles qui traitent de l'urgence, soit par les pouvoirs publics. Nous n'avons jamais eu, au moins depuis dix ans, de meilleures relations avec le gouvernement et l'Etat. Un accord de contractualisation vient d'être signé pour mettre en place des programmes prioritaires décidés en commun. Un comité paritaire choisit les pays

ou les thèmes prioritaires et ils sont financés en commun. Le système de "convention d'objectif" permet à l'Etat de financer a priori et de contrôler a posteriori, ce qu'il n'avait jamais accepté de faire jusqu'à présent. Des systèmes de financement sur plusieurs années ont été mis en place. Nous n'avons jamais bénéficié d'autant de considération et d'intérêt, de la part de la Banque mondiale et de l'ONU. La Caisse française de développement (ex-Caisse centrale de coopération économique), qui auparavant regardait avec commisération les petites opérations que nous menions, met en place des systèmes d'aide aux organisations de solidarité...

Les questions essentielles

On se trouve donc devant une espèce de crise, de crise de sens comme le disait J.-B. Foucault : Qui aider ? Pourquoi aider ? Comment aider ? Par qui aider ?

Qui aider ? Il est certain qu'une aide, qu'elle soit d'urgence ou de développement est par nature ambiguë. Bien entendu, elle profite à certains : pourquoi

ceux-là et pas d'autres ? Par ailleurs, les organisations de solidarité ne peuvent pas intervenir partout. Elles interviennent avec des partenaires dans un village, dans un quartier ou dans une situation particulière. Les gens avec qui elles travaillent sont privilégiés par rapport à d'autres qui n'ont pas cette chance. Faut-il pour autant ne pas le faire ? Faut-il intervenir dans un pays soumis à un régime discutable, même une dictature (voir le CCFD et le Vietnam) ? Faut-il intervenir pour aider les populations et donc, d'une certaine manière, cautionner le régime puisqu' on ne le dénonce pas ? Si on le dénonçait, on n'aurait plus le droit d'y rentrer ! Et le fait d'y travailler, qu'on le veuille ou non, conforte le régime. C'est vrai pour les Etats. C'est vrai pour nous aussi.

Et puis comment aider ? Tout le monde est d'avis que les gens sur place doivent d'abord s'engager eux-mêmes. Comment les aider à être eux-mêmes, comment les aider à travailler par eux-mêmes, en sachant que l'aide qu'on peut leur donner est toujours une forme de dépendance, qu'elle soit humaine, financière, affective ou politique ? Comment aider à transformer

cette dépendance en indépendance ? Il faut se poser toutes ces questions, non pas avec les références du monde d'il y a dix, vingt ou trente ans, mais avec celles d'un monde ayant une économie globale, un système économique dominant, dont on ne voit pas dans l'immédiat comment il pourrait changer, avec des contraintes économiques très fortes, avec des mécanismes d'inversion de la pauvreté et de la richesse. Evidemment, les pays du Nord restent plus riches que les pays du Sud. En même temps, la sensibilité de nos concitoyens demeure très inquiète.

Pour un juste langage

C'est la raison pour laquelle il faut, dès cette année, prendre un tournant. Avec la Banque mondiale, avec l'ONU, nous devons formuler un nouveau langage, sensibiliser, voire mobiliser, nos compatriotes, proposer – y compris vis-à-vis de l'Etat – une approche nouvelle de la coopération. Nous avons décidé de réunir, pendant toute l'année 1996 et le début 1997, des Assises de la coopération et de la solidarité internationales ; en faisant travailler, pendant plus d'un an, tout le mi-

lieu associatif, les collectivités locales, les organisations syndicales, les organisations professionnelles, les universités, chacune d'abord séparément et ensuite ensemble, pour essayer de voir si on peut mobiliser d'autres acteurs qui ne sont pas liés à cette démarche – je pense ici aux Eglises, à des mouvements d'opinion, des associations de consommateurs, que sais-je ? – pour voir comment on peut arriver à répondre à ces trois questions. Non seulement dans le cadre associatif mais aussi au niveau politique. Il ne s'agit évidemment pas de la France seule, mais bien entendu de l'Union européenne, qui est le principal donateur du monde. De plus en plus pour nous, l'interlocuteur n'est plus le gouvernement français mais l'Europe.

S'indigner avec force, proposer avec compétence

Le travail important à faire implique plusieurs paramètres :

- redéfinir des orientations politiques et stratégiques, avec une efficacité beaucoup plus grande et une transparence plus nette. On ne peut plus – si tant est qu'on l'ait jamais fait – laisser le domaine de la

solidarité à la seule bonne volonté. Le système est devenu tellement contraignant, tellement complexe – le système économique en particulier – que, s'il n'y a pas un certain nombre de gens qui le connaissent, le pratiquent et savent comment on peut permettre à des gens qui en sont exclus d'y entrer, on risque de susciter un système marginal pour des gens qui sont déjà marginaux. Notre volonté est de les faire rentrer comme acteurs à part entière.

- comment faire coexister d'une part des professionnels qui doivent être compétents et, par conséquent, être rémunérés au prix du marché et, d'autre part, des bénévoles et des militants ? C'est le problème de beaucoup d'associations actuellement.

Depuis dix ans, à cause de tous ces changements, à cause de cette prise en compte réaliste du monde, on ne croit plus possible de changer le monde d'un coup de baguette magique, on est devenu plus concret dans le domaine de l'action. Autant certaines associations, anglo-saxonnes entre autres, restent encore très utopiques et, de ce fait, ne sont plus entendues, autant

les associations françaises sont devenues un peu trop réalistes. Au cours de ces Assises, il faudrait faire réentendre des voix plus fortes, qui puissent s'indigner, contester, mais aussi proposer. L'indignation ou la contestation, si elle ne sont pas constructives, n'aboutissent à rien. A partir d'une réflexion sur la justice, sur la solidarité dans le monde d'aujourd'hui, avec les mots d'aujourd'hui et la situation d'aujourd'hui qui n'est pas celle d'hier, il faudrait vraiment redonner une sorte de

tonus à ce qui est la voix de la société civile, au Nord comme au Sud. Nous avons un an pour le faire. C'est ce que nous allons essayer. Sur ce point, il y a un accord total, aussi bien de la part des organisations d'urgence que des organisations de développement. Dans le conseil d'administration de Coordination SUD, où se trouvent les uns et les autres, tout le monde est parfaitement conscient : il faut poser ces questions et, autant que possible, y répondre.

Tunisie, aide et entraide

Anne-Marie LENOËL

membre de Galilée

Anne-Marie fait partie de l'équipe de Tunisie. Elle est là depuis longtemps. A travers ses réflexions nous voulons signaler l'exigence d'attention. Il faut savoir rêver pour un peu de bonheur partagé mais il faut aussi beaucoup d'entêtement et d'imagination au jour le jour.

Ce préambule à l'invitation qui m'est faite de m'exprimer à ce sujet précise que chaque vie est tantôt appel à l'aide, tantôt aide reçue, incluant la nécessité d'une réciprocité.

Je signale au passage, que cette réflexion m'a été l'occasion de m'arrêter à cette double réalité et de rechercher en quoi j'ai besoin de l'autre au sein même d'une activité professionnelle qui me pla-

ce dans la position de celle qui aide. La réciprocité rappelle à celui qui aide – position relativement confortable qui risque d'installer dans la sécurité, voire la suffisance – qu'il a tout de même un statut fragile et permet à celui qui est aidé de mettre en valeur ses potentialités et de donner à son tour ; d'où l'exigence pour celui qui aide de savoir souligner ce qu'il a reçu et de remercier pour ce qui a été donné (service, connaissance, cadeau).

Description de l'engagement (itinéraire, partage des tâches)

Comment ai-je été amenée à participer, au travers de la vie associative, à la "mise debout" et à l'intégration des personnes handicapées d'abord, puis à étendre mon champ d'action à de petits projets de développement dans les zones les plus défavorisées de la Tunisie.

Cela s'est fait tout simplement :

- d'une part, parce que cela correspond à une exigence que je porte en moi. J'ai été séduite d'une certaine façon par la Tunisie dans laquelle je vis depuis trente ans, et je suis sensible à tout ce qui contribue au "mieux vivre" de tous ses habitants. Y participer un tant soit peu ne peut que trouver un écho en moi.

- d'autre part, parce qu'une opportunité s'est présentée. Je travaillais depuis vingt ans, dans le cadre de la Santé publique, à l'éducation sanitaire dans un quartier très défavorisé de la capitale, travail qui me passionnait et qui avait permis le dépistage d'un grand nombre de handicapés et la mise en place d'une association

prévoyant leur accueil, leur formation et leur intégration. Or, il m'a semblé que le moment était venu de démissionner de la Santé publique, pour libérer un poste aux jeunes tunisiens diplômés débarquant sur le marché du travail... On recherchait à ce moment une personne susceptible de coordonner dans la moitié nord de la Tunisie (ce qui correspond à deux départements français) les projets pour handicapés au travers de centres existants ou à créer. Ce travail était assuré dans la moitié sud du pays. J'ai posé ma candidature pour la réaliser dans la moitié nord.

J'ajoute que dans le cadre de la MDF, entre 1982 et 1987, une porte s'ouvrait aux laïcs pour des ministères, et je m'étais vu confier par l'évêque de Tunis – avec une lettre de Jean Rémond précisant le lien avec la MDF – un ministère de réhabilitation des handicapés dans un quartier pauvre de Tunis. Caritas-Tunisie m'offrait la structure nécessaire à ce travail. Une ONG assurait mon salaire et la prise en charge de mes frais de déplacement. Réalité professionnelle et réalité apostolique se rejoignaient... il me restait à me mettre à l'oeuvre !

Il s'agissait pour moi de prendre contact avec ce qui existait. A ce moment (1986), quatorze centres fonctionnaient ; ils accueillait des handicapés-moteurs, des insuffisants mentaux, des sourds, des aveugles... D'immenses besoins restaient à couvrir.

Le gouvernement Tunisien était depuis longtemps très ouvert à cette question. Depuis 1980, un texte législatif prévoyait la formation et l'intégration des personnes handicapées (et il n'était pas le premier relatif à ce domaine !). Puis s'est organisée la prise en charge par le Ministère des Affaires Sociales ou les Caisses de Sécurité Sociale, du fonctionnement de ces centres, au nombre de quatorze environ actuellement dans le seul secteur Nord de la Tunisie.

J'ai donc rencontré les quatorze centres existants pour connaître les responsables : directeurs, éducateurs, membres des comités ; mais aussi les jeunes dont certains m'ont tout de suite marquée. Dans chaque gouvernorat (subdivision administrative), j'ai pris contact avec les responsa-

bles représentant le Ministère des Affaires Sociales qui est le ministère de tutelle pour tout ce qui concerne les personnes handicapées.

J'ai écouté et regardé et, de suite, j'ai été frappée par les qualités humaines des responsables des centres : souvent détachés de l'Education nationale, ils sont à l'affût de tout ce qui peut améliorer leurs compétences en ce qui concerne l'éducation spécialisée (les autorités administratives, politiques et associatives ont d'ailleurs le souci de mettre des moyens de perfectionnement ou de formation à la disposition de ceux qui débarquent sur le terrain ; un institut a même été mis sur pied à cet effet), mais les responsabilités qu'ils assument ne bénéficient pas d'une grande gratification pécuniaire... peu importe ! Là n'est pas leur problème ! "*Les gosses, nous, on les aime !*", est le leitmotiv des directeurs de Centres.

Ce qui m'a aussi marquée, c'est comment la volonté de mettre sur pied, le plus rapidement possible, une structure d'accueil permettant la prise en charge des

jeunes handicapés a incité les responsables locaux à démarrer, parfois avec rien. Une salle de 12 m² accueille par vacations successives de deux heures, quatre groupes d'enfants : - un niveau jardin d'enfants - deux niveaux scolaires adaptés - un niveau pré-professionnel... On n'attend pas d'avoir bureau, téléphone, matériel pédagogique sophistiqué..., on commence dans un local de fortune, avec de vieilles tables données par une école qui a renouvelé son matériel, avec des boîtes à fromage, des pots de yaourt, des vieux journaux... Mais cet esprit d'entreprise ne signifie en rien qu'on se contente de ce qu'on a... les projets voient le jour ! C'est une partie de mon travail.

Les projets...

Un besoin se fait sentir : nécessité de matériel pédagogique, création d'un atelier de formation professionnelle pour des adolescents, extension à envisager devant le nombre croissant d'inscriptions, ouverture d'un point de vente pour écouler les produits...

Alors commence un travail de collaboration serrée avec les responsables locaux. Ensemble, nous essayons de déterminer la fiabilité du projet. Il ne s'agit pas de rêver, car un financement va devoir être demandé, généralement à des ONG qui exigent des précisions et des garanties, et auxquelles, personnellement, je me dois de rendre des comptes rigoureux.

Si la somme engagée est importante, on procède à des études de marché ; on recherche des débouchés potentiels s'il s'agit d'équiper des ateliers de formation pré-professionnelle.

Quand le projet est bien "ficelé" (la présentation compte beaucoup, les photos des jeunes sont les bienvenues) le Comité de Caritas l'étudie en cherchant les ONG susceptibles de l'accueillir favorablement... Et l'on attend ensuite la réponse qui est généralement positive.

Vient alors le moment du suivi du projet. Les fonds doivent être impérativement utilisés conformément au descriptif du projet. Il m'incombe ensuite d'envoyer

les justificatifs (factures), d'expliquer la mise en oeuvre du projet, de fournir une évaluation dans les mois qui suivent, et une deuxième – en général au terme de l'année scolaire. Certaines ONG désirent savoir quatre ou cinq ans après ce qu'il est advenu du projet qu'elles avaient soutenu.

Eveiller ?...

Après cette explication technique, un peu lassante, je veux passer à un autre aspect de mon travail qui, selon moi, est beaucoup plus intéressant... Il s'agit de l'éveil, ou du dépistage de petits signes de mise en route, là où les structures n'ont pu encore se mettre en place.

Pourquoi ne pas essayer ? Il suffit parfois d'un petit déclic pour démarrer : un travailleur social motivé – quelques parents d'handicapés concernés par ce problème, un médecin, un enseignant... Le comité directeur est constitué... Il reste à obtenir des Affaires Sociales un petit local dans leur bâtiment. Il est en effet très important que, dans des coins reculés, jusque

là restés en marge, des personnes se mettent en mouvement. La vie associative est une excellente école de démocratie !!

Mettre en relation

Il me semble également intéressant de participer à tout ce qui est mise en relation des personnes concernées par les Handicapés. Les initiatives viennent des intéressés qui éprouvent ce besoin... Il faut simplement quelquefois soutenir un peu. Un exemple : un directeur de centre désire ouvrir une sorte de bureau pédagogique mis à la disposition de ses collègues. Il a les locaux nécessaires et une expérience en la matière ; il compte proposer à tout un secteur géographique qui recouvre 25 centres (de trois types de handicaps différents) une bibliothèque comprenant des livres, des revues, du matériel. Il a établi un fichier qu'il a mis sur ordinateur : il prévoit à la fois une salle de lecture et un service de prêt.

C'est avec joie que j'ai pu lui obtenir le soutien financier d'une ONG et l'ai mis en rapport avec le Service Culturel de

l'Ambassade de France pour la partie francophone de sa documentation.

J'insiste sur la mise en relation, car il n'est pas possible, il n'est même pas sain à mon avis, de fournir indéfiniment des financements. Il me semble beaucoup plus positif d'indiquer les portes auxquelles il est possible de frapper, quitte à éventuellement soutenir dans l'élaboration du projet si se présente quelque difficulté. Depuis dix ans que je participe à ce travail près des responsables de personnes handicapées, je me suis efforcée de ne pas apporter de gros soutiens financiers : construction, bus pour le transport des jeunes... La Tunisie est en effet en mesure de l'assurer soit par les pouvoirs publics, soit par des mécènes locaux.

Elargir l'horizon

Comme je l'ai annoncé au début de mon exposé, outre mon travail auprès des handicapés, j'ai été amenée à élargir mon champ d'action à de petits projets de développement. En effet, quand j'ai parcouru 500 à 600 km pour suivre un projet pour

handicapés, il m'est difficile de me dérober quand on me sollicite sur place pour un projet d'un autre type, mais qui m'intéresse autant pour ne pas dire davantage.

C'est ainsi que j'ai été amenée ponctuellement :

- à participer à des aménagements de village, nés du souci des pouvoirs publics d'améliorer les conditions de vie des zones les plus reculées, à ouvrir des structures d'accueil pour les jeunes qui avaient le choix entre 7 ou 8 km de marche à pied pour rentrer chez eux ou la station debout sous la pluie ou les grosses chaleurs, pendant les 2h30 de temps libre chaque jour entre les vacances scolaires.

- ou, dans ces mêmes structures, à permettre à des grandes filles analphabètes de s'ouvrir à un minimum d'enseignement et d'apprendre la couture.

Dans ces différents cas de figure, on assiste à une prise de conscience de la population du village, animée souvent par un "chef de village" surgi spontanément (instituteur parfois). Des populations jusque là un peu marginalisées, voyant qu'on s'in-

téresse à elles, se prennent en main et on assiste à l'éclosion de réalités modestes certes, mais pleines d'espérance : création d'associations régionales de développement, regroupement pour la vente des produits de fabrication artisanale, restauration par les pères de famille d'un local désaffecté pour en faire une salle de classe... semis de fleurs sur la place centrale du village jusque là aride (ce geste gratuit me semble très significatif !!).

Ce que sous-entend ce travail

Je vais peut-être maintenant aborder une "philosophie" de la manière dont j'ai voulu participer. Pour moi, ce qui a été important, c'est la relation qui s'est créée. Très vite une vraie amitié m'a liée aux responsables avec lesquels j'ai mené une action durable – faute de quoi cette action n'aurait pas été possible. Elle est basée sur une estime mutuelle, un respect de l'autre dans sa différence. Tous me connaissent comme française et chrétienne... Plusieurs fois, on m'a demandé pourquoi je n'avais pas pris la nationalité tunisienne "puisque tu es des nôtres" !... On ne m'a jamais dit

que j'étais "presque" musulmane, ni, évidemment, invitée à une quelconque démarche en ce sens. Par contre à toutes les fêtes religieuses musulmanes, on me dit : "Bonne fête", alors que l'on sait très bien que ce n'est pas "ma" fête, sinon par la joie partagée.

Au climat de confiance né de l'amitié, s'ajoute une nécessaire disponibilité. Il faut tout à la fois sentir ou deviner les nouveaux besoins... et tout faire pour qu'ils émanent des intéressés ; si un projet commencé qui me paraît excellent avorte et si un autre choix émerge, je dis mon opinion sur la question, mais en dernier ressort, c'est leur choix qui prime... Alors que je suis parfois tentée de penser qu'assurant le financement, j'aimerais que cela soit comme ça et pas autrement ! Il va sans dire qu'étant responsable des fonds que je fais transiter, je n'accepte quand même pas n'importe quoi ! Je dois aussi être contente de toutes les initiatives menées de A à Z par mes amis tunisiens – ce n'est pas un dû d'être sollicitée – et je ne peux que me réjouir qu'on ait de moins en moins besoin de moi.

Une dernière constatation que j'ai été amenée à faire, c'est que j'ai appris des quantités de "trucs" dans mes contacts sur le terrain. Ce sont de petits conseils pratiques d'aménagement ou de transformation ; les tunisiens ont un sens très aigu de la débrouillardise et savent tirer parti de tout. Quand je visite les centres agricoles, j'interroge et j'apprends ; je suis d'origine rurale et j'ai un verger... tout m'intéresse !

Une réflexion sur cette démarche

Cette situation de celle qui apprend m'introduit tout naturellement à l'espèce de dilemme qui nous est proposé : aide ?... entraide ?... Je réponds spontanément : "entraide !" De toute façon, on a toujours besoin de l'autre !

Je crois qu'il faut cependant être lucide : dans la situation qui est la mienne, je ne peux occulter le fait que j'apporte quelque chose et, parfois, l'apport est substantiel ! Je dois me sentir très à l'aise dans cette situation. Le partage des richesses

est une exigence de justice... Et ceux qui ont contribué à soutenir les projets n'ont en général (mis à part certaines microréalisations) en rien diminué leur train de vie pour permettre à des handicapés d'accéder – comme on le dit actuellement – à "l'égalité des chances". De plus, il faut être lucide : une aide importante, surtout officielle, est rarement gratuite et entre dans une politique qui n'est jamais au détriment du pays dont émane le don.

Donc, il est certain que par mon intermédiaire, des dons, une aide, ont été acheminés... mais j'ai tellement reçu que je me sens largement redevable. J'ai appris :

- que le temps a beaucoup moins d'importance que celle qu'on veut bien lui accorder ;
- que celui qui arrive doit être accueilli... il est mon hôte, même pour un temps très court ;
- que le partage est une exigence : une petite voisine a l'habitude de courir chez moi dès qu'elle a reçu un cadeau pour m'en donner une partie, mais elle m'a expliqué que si elle a besoin de quelque

chose que j'ai chez moi, je dois le lui donner. Cela rejoint les Pères des premiers siècles : *"La paire de chaussures que tu as en trop appartient à ton frère qui est dans le besoin !"* ;

- qu'il faut savoir faire la fête, et que "merci" est un petit mot très important ;
- que des valeurs qui me semblaient évangéliques, chrétiennes sont tout simplement des valeurs humaines.

Dieu et ma foi sont très présents dans ce vécu que je viens d'évoquer ; et vivre dans le contexte d'une autre foi et d'une autre culture me confirme dans la certitude de ne pas posséder la vérité, et que mon frère, dont l'approche de Dieu est différente de la mienne, me révèle des facettes de ce visage que nul ne peut cerner complètement et que ma culture et mon éducation m'avaient occultées.

Peut-être est-ce le moment d'apporter une conclusion... qui ne va pas ressaisir l'essentiel de propos, comme il se devrait, mais poser une question.

Il me semble qu'à la MDF, on fait de plus en plus appel aux témoignages – à la rédaction par l'un ou l'autre de son cheminement. La nécessité de conserver une "mémoire" semble se faire de plus en plus sentir. Pourquoi ?

Des jeunes de la MDF ont une expression qui fait image. Arrivé à 25-26 ans, après avoir fait les Parcours de croyants... Pâques à l'aube..., ils disent : *"Nous sommes arrivés au bout du quai... Qu'avez-vous à nous proposer ?"*

N'est-ce pas parce que, nous aussi, nous nous sentons d'une certaine façon "au bout du quai" que nous regardons en arrière avec insistance. Certes, notre présent, notre avenir s'enracinent dans notre histoire, mais j'ai peur que nous nous y accrochions, alors que nous restons invités à chercher avec d'autres des chemins nouveaux que nous n'imaginons pas très bien et à rester persuadés qu'un futur est possible.

Compagnonnage en pays associatif

Pierre ANDRIEUX
prêtre diocésain

Prêtre du diocèse de Nanterre, Pierre fait partie de l'équipe de Gennevilliers. La qualité du tissu associatif est l'un des aspects marquants de cette ville. Ces pages nous font découvrir comment le type de démarche renouvelle notre fraternité humaine, soit que l'on aide, soit que l'on s'entraide.

Itinéraire

Gennevilliers, banlieue parisienne de 47 000 habitants, municipalité communiste depuis plus de soixante ans. Vie politique, syndicale et associative très dense : plus de 150 associations sont subventionnées par la municipalité !

Arrivé à l'âge de la retraite professionnelle, c'est tout naturellement que je me suis retrouvé entraîné dans ce courant associatif ; d'autant plus que vingt années

de présence à Gennevilliers avaient tissé des liens déjà très profonds avec beaucoup de "militants" de tous bords.

Vie libre

Dans un premier temps, avec quelques amis et une religieuse préoccupés par les ravages dus à l'abus d'alcool, nous avons ouvert une antenne "alcoolisme" au sein d'un Comité santé déjà existant. Très rapidement cette antenne a pris son

autonomie pour devenir une section du mouvement *Vie libre*. Pourquoi ce choix ? Tout simplement parce qu'aussi bien sur nos lieux de travail que dans nos quartiers, nous étions témoins du désastre causé par la maladie alcoolique sur des hommes et des femmes tant au plan professionnel qu'au plan familial. C'est une véritable drogue qui rend le malade complètement dépendant et dont il ne peut sortir que par des soins appropriés mais aussi par un accompagnement long et patient. Anciens buveurs et sympathisants sont là pour écouter, apporter amitié et compréhension sur un chemin de rechutes et de victoires ; la plus belle victoire étant de savoir se relever. Confidences recueillies à n'importe quelle heure quand le gars ou la fille a besoin de parler et qu'il prend la nuit pour le jour parce que la boisson, ça dérègle tout, même les pendules. Découverte, aussi, de l'alcoolisme au féminin plus subtil et plus caché mais tout autant dramatique !

Comité Français Contre la Faim (CFCF)

Prêtre accompagnateur de longue date d'une équipe du CCFD, il m'arrivait

de rencontrer des gens "pas catho" sensibilisés, eux aussi, aux problèmes du Tiers-Monde. C'est alors que nous nous sommes tournés vers le CFCF qui semblait rejoindre le même souci que le CCFD de respecter le "partenariat". Ayant "double casquette", il m'a été facile de faire le lien entre les deux et de rendre possible des actions communes que, d'ailleurs, le CCFD n'aurait pas pu faire tout seul, comme des interventions dans des collèges ou lycées au nom de la sacro-sainte laïcité. C'est également grâce à ce binôme que nous avons pu obtenir de la municipalité que, chaque année, elle inclue dans son budget une somme (50 000 francs qui, hélas ! diminuent cette année... récession oblige) pour un projet de développement en pays du Tiers-Monde. Nous avons ainsi participé à la construction d'un barrage en Mauritanie, inauguré en grande pompe par une élue municipale de Gennevilliers, membre également du CFCF.

Maison de la solidarité

J'ai toujours été frappé par le nombre et la qualité des hommes et des femmes engagés dans des associations à but huma-

nitaine et social. Mais la lourdeur des tâches à accomplir et le souci de faire vivre "son" association empêchaient parfois les gens de se rencontrer. D'où l'idée de créer un collectif solidarité qui a pu rassembler les représentants d'une vingtaine d'associations "humanitaires". Ce qui a permis une meilleure connaissance les uns des autres, un partage de nos préoccupations et, parfois, des actions communes qui, par le fait même, pouvaient avoir davantage de poids.

L'une des initiatives, entre autres, a donné naissance à la *Maison de la solidarité*. Là, chaque jour, une quarantaine de SDF, chômeurs, "paumés" toutes catégories peuvent venir déposer leurs bagages, leurs soucis, parfois leur rage, boire un café, déjeuner, prendre une douche et laver leur linge, si ce n'est leur misère. Deux permanents à plein temps et une trentaine de bénévoles (plus de 3 000 heures de bénévolat dans l'année !) écoutent, soignent, raccommode, orientent, font appel aux services administratifs ou aux associations concernées.

Voilà, en gros, pour l'itinéraire.

Réflexions

Je préfère parler de réflexions plutôt que de bilan. Dieu seul est capable d'en faire et je crois que, même lui, s'y refuse.

Richesses

La principale richesse que je découvre dans cette vie associative c'est le **respect de la personne humaine**, l'immense respect avec lequel les bénévoles abordent les "paumés" en tout genre. Il est loin le temps des Dames patronnesses chantées par Jacques Brel. Je suis frappé de voir la délicatesse avec laquelle chacun s'efforce d'écouter avec patience et intérêt, non pas des histoires, mais une personne avec son histoire. Comment tout le monde embrasse tout le monde, même les visages tuméfiés, crasseux ou imbibés d'alcool ! Comment les associations mettent en œuvre ce qui permettra au plus déshérité de s'exprimer ou de développer les richesses cachées qu'il porte en lui mais qu'il n'a jamais eu la possibilité de mettre au jour. Si, à la *Maison de la solidarité*, nous avons mis sur pied un projet "d'ateliers" ce n'est pas pour occuper les SDF, mais

pour leur permettre de s'exprimer, d'être "créateurs", donc responsables. Il n'y a que celui qui ne peut plus créer qui est réellement exclu. Il faut voir le rayonnement qui se lit sur les visages après un atelier d'écriture : " *C'est moi qui ai dit ça ?* " Ce respect, je l'ai reconnu aussi à Noël. Un des services sociaux du Conseil général a envoyé des milliers de colis d'un contenu débile (au moins pour les adultes) accompagné d'un message ridicule pour ne pas dire blessant. Nous avons adressé une lettre pour exprimer que, parfois, en croyant faire du bien on pouvait faire très mal. La conséquence de cela, c'est la gratuité. Il me semble (Suis-je trop optimiste ?) que l'on met de moins en moins en avant "la boutique" en vantant les mérites de ses actions en faveur des "pauvres" pour, au contraire, donner la priorité aux personnes. L'idéologie qui sous-tend telle ou telle association cède la place à la gratuité du geste, l'étiquette s'efface devant la qualité d'attention portée à l'homme, l'esprit de propagande fait place au désintéressement. On ne se sert plus de la détresse des gens pour faire avancer la cause religieuse ou politique que l'on défend, mais, tout simplement, on essaie de se mettre au

service des personnes... par amour. Et cela me paraît une avancée importante... Même s'il ne faut pas rêver et si certaines statistiques alignées ont, parfois, un relent triomphaliste à visées politiques !

Je crois que le respect des personnes est devenu prioritaire dans les associations et qu'il passe avant le souci de "régler" des cas. Je lis, à travers cela, un certain sens du "sacré" de l'homme et comme une **profession de foi** qui est commune aux croyants et aux incroyants. La transcendance n'est pas le monopole des croyants et j'en rends grâce au Seigneur. Quand je vois avec quel respect, accueillants et accueillis de la *Maison de la solidarité* traitent Denise, cette femme toute déhanchée qui passe son temps à faire les poubelles et qui n'avait jamais connu une douche depuis au moins six mois, avec quel soin chacun s'occupe d'elle, lui garde sa place (je crois qu'elle est la seule que tout le monde vouvoie) je me dis que le sens du sacré habite **tous** les hommes et que l'image de Dieu se cache aussi bien derrière le visage ravagé que le visage qui lui sourit.

Ce respect de l'homme c'est le même que l'on retrouve dans beaucoup d'associations et les chrétiens engagés, un peu partout, en font l'expérience. Que ce soit au CCFD ou au CFCF ou ailleurs, on rencontre ce souci du développement de l'homme qui passe avant celui de creuser un puits ou de débarquer des tonnes de riz.

Richesse aussi pour la communauté chrétienne d'être mêlée à cette vitalité humaine dans le coude à coude fraternel, richesse de voir les associations confessionnelles qui tiennent leur place, sans complexe et sans forfanterie, dans le concert des associations qui ont pour point commun la défense de la dignité humaine. Peu à peu, l'esprit de concurrence et de ghetto fait place au dialogue et à la complémentarité. Et cela est reconnu. Tenez, une anecdote significative. Pour l'ordination de trois diacres de la Mission de France, nous avons demandé au maire de nous prêter la salle des fêtes qui pouvait contenir plus de monde que nos églises. Le maire avec sa femme ont tenu à assister à la cérémonie et, après les remerciements, il a voulu rendre hommage à la communauté chrétienne en disant que, s'il

ne partageait pas la même foi, il était obligé de reconnaître que chaque fois qu'il fallait défendre les droits de l'homme ou faire respecter la justice, il rencontrait toujours des chrétiens. Hommage qui, bien sûr, ne veut pas dire que la communauté chrétienne soit monolithique ; mais qui en dit long sur ce compagnonnage vécu depuis des années dans "les luttes humaines".

Un autre aspect de cette richesse du tissu associatif, c'est qu'il crée petit à petit une certaine "communion" d'esprit. Les objectifs poursuivis sont différents, l'esprit du clocher n'a pas complètement disparu, c'est vrai, mais les valeurs qui nous animent les uns les autres se rejoignent : un partage se fait progressivement, un rapprochement qui crée un climat plus "convivial". Si, dans une cité où s'accumulent tant de misères, de précarités, un certain équilibre, fragile mais réel, (Je touche du bois !) existe c'est, en partie, parce que les associations se rejoignent sur les points fondamentaux. Ces heures, ces nuits consacrées à soutenir ceux qui n'en peuvent plus, à redonner la parole à ceux que la loi du profit tend à museler,

tout cela, ça compte et ça doit même compter aux yeux de Dieu... Ça crée un climat porteur, alors qu'à l'heure actuelle la peur et le repli sur soi sont plutôt de mise. Tout, bien entendu, n'est pas à mettre au compte de la vie associative, et tout ne "baigne pas dans l'huile", loin de là ! La municipalité s'efforce de promouvoir les initiatives pour prévenir les conflits éventuels, elle témoigne souvent du rôle important que jouent les associations, elle s'efforce de favoriser les concertations... à nous de rester critiques et attentifs à ne pas être récupérés.

Quelques témoignages

Un jour, Alain, à la sortie d'une réunion *Vie libre*, me glisse un paquet. Je l'ouvre et découvre... un canevas accompagné d'un mot : « *Cher Pierre, c'est le témoignage de mon amitié. C'est 170 heures de travail, mais surtout 52 000 points qui représentent pour moi le minimum de jours que j'ai passés sans alcool grâce à toi et aux amis de Vie libre. Sans vous, je n'aurais rien compris. Merci de tout coeur.* » Je crois qu'Alain a tissé bien autre chose que "la Vierge à l'enfant". Il a

retissé des liens sociaux et, qui sait, des liens avec Dieu. En tous cas il a retissé la trame de sa propre vie même si celle-ci est faite de rechutes et de remises debout.

L'autre jour, des SDF me disent : « *On a trouvé une idée pour se faire un peu d'argent de poche. Est-ce que, le jour des rameaux, on pourrait venir vendre du buis à la porte de tes églises ?* » Je leur réponds que l'idée me paraît excellente mais qu'elle est déjà prise par des jeunes qui veulent partir à Lourdes pour un pèlerinage. Le lendemain, je vois les gars arriver avec une énorme brassée de buis « *Tiens, Pierre, c'est pour tes jeunes pour qu'ils puissent aller à Lourdes. Et quand tu l'auras béni tu nous en rapporteras un bout pour notre squat.* » Je crois qu'à leur façon ils ont fait leur entrée à Jérusalem ! Des brassées de buis, des brassées de partages, de générosité, d'amitié comme ça, c'est tous les jours qu'on en reçoit. L'eucharistie, elle commence là, sur le trottoir, à la permanence, avant qu'elle ne soit "célébrée" à l'église et en Eglise. Etre prêtre c'est, entre autres tâches, être rassembleur, rassembler des brassées de buis, rassembler une communauté pour l'action

de grâce. Rassembler des vies en morceaux et des morceaux de vie broyée par la souffrance, la solitude, le sida, la drogue pour "qu'ils deviennent la Paix du Royaume éternel".

Limites

Car il y en a ! C'est d'abord d'avoir conscience, même si l'on s'en défend et qu'on le crie haut et fort, de gérer plus ou moins la misère ! Eh oui, la plupart du temps, les causes de toutes ces misères nous échappent ou nous trouvent impuissants. On a beau secouer les pouvoirs publics, les administrations, on ne résoud pas les problèmes même si, parfois, on peut pavoiser en affichant au palmarès quelques succès que l'on monte en épingle. Comment aider un malade alcoolique à s'en sortir quand on sait qu'après sa cure il va retourner dans sa caravane toute pourrie ! Comment redonner confiance en lui au gars qui essaie de "s'en sortir" alors que Chausson licencie 900 personnes et qu'il fait partie du lot ! On se sent démuni, dépassé par la machine économique qui les broie inexorablement. La victoire de David sur Goliath, c'est beau dans la Bible

mais elle ne se renouvelle pas souvent dans la vie. J'avoue, à ma grande honte, que si, jadis, je prônais le "tout politique" et le "tout syndical", aujourd'hui, même si j'y crois toujours sincèrement, j'ai pris le chemin associatif, à la suite de beaucoup de gens qui trouvent là une façon plus concrète, plus proche de se mettre au service de plus déshérités. Beaucoup de gens se sont "reconvertis" (si l'on ose employer ce terme !) dans le social parce qu'ils se sentaient impuissants devant les multinationales ou l'économie de marché alors que c'est bien là que se nouent les vrais problèmes. Travailler à la promotion de quelques-uns, c'est bien, mais c'est la promotion de l'ensemble qu'il faut viser.

Alors, est-ce pour me donner bonne conscience, je me dis que c'est déjà, en partie, agir sur les causes que de rendre à quelqu'un sa dignité parce qu'il redevient un homme capable de se tenir debout et d'agir. C'est bien, d'ailleurs, ce qu'ont compris les détracteurs du CCFD lorsqu'ils l'accusent de subversif en permettant aux pauvres de se mettre debout et de se responsabiliser. Si le rôle du CCFD s'arrêtrait à distribuer de la nourriture ou, à

la rigueur, à construire des dispensaires, alors là on comprendrait ! C'est cette même "lucidité" qui encourage les riches propriétaires terriens d'Amérique latine à écraser tout ce qui ressemble de près ou de loin à une certaine prise de conscience. Mais d'autres sont mieux placés que moi pour en parler. En attendant : "Dieu, que c'est long pour faire un homme !"

Fragilité ! C'est un mot qui revient souvent dans les conversations au sein des associations. Fragilité du buveur guéri qui risque à tout moment de rechuter après un an, dix ans d'abstinence. Un verre, un seul, suffit pour que tout rebascule dans l'enfer, lui et sa famille. Fragilité dans l'équilibre du climat d'accueil à la *Maison de la solidarité*. La moindre réflexion sans aucune mauvaise intention, le moindre geste maladroit ou un seul gars "défoncé" et tout explose sans crier gare. Fragilité des nerfs mis à vif par la souffrance qui ronge, la haine accumulée et voilà la crise de larmes, la déprime et, parfois, le suicide. Rien n'est jamais acquis. La victoire consiste à savoir se relever plus encore que d'avoir gagné... Nous en savons tous quelque chose avec nos défauts ! C'est fa-

tigant ! Et ça me renvoie à mes propres fragilités. Je sais qu'en la matière, j'ai un excellent "modèle" en la personne de Saint Paul qui disait faire le mal qu'il abhorrait alors qu'il n'arrivait pas à faire le bien qu'il désirait. Mais ce n'est pas ça qui me console de mes faiblesses et qui me met à l'abri de mes découragements ; c'est peut-être ça, d'ailleurs, qui me fait apprécier la vie d'équipe et la souhaiter toujours plus riche et fraternelle. La communion des saints (je parle de mes copains bien sûr !) ça doit être quelque chose comme ça : un partage, une complicité, un coup de main, une "remise à niveau".

Puisque je parle de fragilité, c'est dans un autre domaine, mais tout aussi usant, la fragilité des associations qui dépendent des pouvoirs publics pour vivre, surtout lorsqu'elles embauchent des permanents qui sont à la merci de telle ou telle subvention. "Faire la manche", être obligé de "quémander" de bureau en bureau, de relancer continuellement l'administration – que d'énergie perdue – et que d'angoisses en fin de mois... Comme dans beaucoup de ménages aussi ! Ce n'est pas facile de faire comprendre aux pouvoirs

publics ou aux administrations qu'ils n'ont pas à nous "faire la charité" parce qu'en définitive ce n'est pas eux qui nous rendent service, mais bien nous, puisqu'ils ne peuvent pas (ou ne veulent pas) faire le travail des associations. D'ailleurs, se pose parfois la question de savoir si nous avons raison de faire ce que nous faisons, ce qui évite à "la société" de remplir sa fonction. D'autant plus que les associations tentent de réparer les dégâts causés par cette même société. Qu'en contrepartie de l'argent perçu, les associations rendent des comptes et publient des bilans, c'est tout à fait normal. Ce qui l'est moins, ce sont parfois les arrières-pensées politiques qui dictent la "générosité" des budgets.

Enfin, je terminerai par un lieu commun mais qui n'en est pas moins "titillant". Je veux parler du "être avec". On aura beau me dire que "être avec" ça ne veut pas dire "être comme", je me sens toujours mal à l'aise. Je sais, c'est vrai, que je ne vais pas me rendre alcoolique pour pouvoir mieux comprendre un buveur et savoir ce que ça veut dire "être dépendant". C'est d'ailleurs la raison pour

laquelle *Vie libre* repose d'abord sur d'anciens buveurs, plus que sur les sympathisants au mouvement : j'ai un logement, je touche ma retraite. Jamais je ne pourrai me mettre dans la peau de celui qui dort par - 5° dans une carcasse de voiture et qui n'a, pour se réchauffer, que sa bouteille de pinard. Je sais que, lorsque je travaillais, j'avais beau être un petit employé de bureau, j'avais passé cinq ans au grand séminaire et que "mes arrières étaient assurés", n'empêche que je suis mal à l'aise. Ça fait du bien de dire que ma pauvreté c'est d'être riche ! Je me dis et me redis que je ne dois pas me "pencher" sur la misère... mais c'est sans doute, parce que je partage un minimum (ça en fait des "minimum") de conditions de vie des gens avec lesquels je chemine. Je mesure mieux ce qu'a dû vouloir dire pour Jésus-Christ d'abandonner toutes ses prérogatives divines pour jouer le jeu (si tant est qu'on puisse appeler ça un jeu !) de l'incarnation. Lui, il a fait le grand saut (Philippiens 11, 5-11). En tout cas, ça me remet en humilité par rapport aux "paumés" et m'oblige à admirer plutôt qu'à conseiller, à écouter plutôt qu'à prodiguer de bonnes paroles !

Pour conclure

Je voudrais dire que seule la prière, avec la vie d'équipe, peut m'aider à prendre le recul nécessaire pour découvrir la marche vers le Royaume. Je suis sur un bateau loin des côtes avec pour seul repère le sillon tracé sur la mer. C'est ce sillon qui me dit que le bateau progresse vers le

port. Ce sillon c'est l'Esprit-Saint qui le creuse. Et dans la nuit noire de ce monde, je regarde les étoiles, comme faisait Abraham à qui Dieu annonce une descendance impossible à dénombrer. Je peux leur donner un nom : elles s'appellent Jean, Claire, Momo, Denise, Abdel, Henri, Dominique, Michèle, etc. mais en définitive elles sont toutes l'étoile du Berger.

Du pain, du travail... et puis la parole

Ambroise BOUCHERIE
prêtre de la Mission de France

Ambroise, prêtre à Marseille, fait partie d'Emmaüs. Là, des gens réapprennent la vie. Ils le font ensemble, et avec d'autres. L'enjeu est énorme. Ce goût de l'entraide suscite un étonnant mélange d'espoir, de confiance, et en même temps de réalisme.

Licencié de la Réparation Navale à Marseille en 1978, mis au chômage à 55 ans, je savais que j'aurais beaucoup de difficultés à retrouver un emploi. Ayant toujours été "au travail" (navigation sur les bateaux de commerce, travail sur les quais du port de Lavera, puis réparation navale à Marseille), je me suis interrogé : "Comment continuer une présence au plus près du monde ouvrier ?"

Percevant l'indemnité "chômage", j'ai cherché une forme d'activité bénévole. Un jour de 1981, je me suis présenté à la Communauté Emmaüs de Marseille, et tout de suite on m'a accueilli. Depuis ce jour, j'y suis présent, à mi-temps, travaillant dans un atelier "mécanique-soudure" dans ce lieu où résident en permanence 45 à 50 compagnons.

Après quelques mois de présence, les "responsables" m'ont demandé de participer aux réunions du Conseil d'administration. Par la suite, j'ai représenté la Communauté au Conseil national, puis au Bureau national d'Emmaüs-France pendant plusieurs années. Au-delà d'Emmaüs, cela m'a mis en relation avec d'autres lieux d'accueil de "gens à la rue" sur Marseille. C'est à partir de cette population que je peux rendre compte de ce que j'ai vécu et compris.

Commencer par connaître

Les "compagnons"

C'est l'appellation habituelle. Mais d'autres mots sont parfois utilisés. Un sociologue a réalisé, il y a quelques années, une étude sur cette population et il parle des "usagers" pour désigner les personnes. Cela a d'ailleurs choqué certains habitués du monde d'Emmaüs. Plus récemment, j'entendais un compagnon à Marseille qui distinguait :

- d'un côté le "communautaire" : celui qui vient d'arriver, qui attend de la

communauté un certain nombre de services (logement, nourriture, habillement...) qui est parfois exigeant, voire agressif...

- de l'autre le "compagnon" : celui qui peu à peu a compris (et c'était son cas) l'aspect accueil-service des autres, l'appel à un certain engagement.

Cela indique que le vocabulaire n'est jamais neutre ; que les mots employés sont chargés (et particulièrement dans ce milieu) d'affectivité, de subjectivité, selon le rapport qu'on établit avec le milieu et les personnes que l'on rencontre.

Un créneau particulier

Celui qui se présente pour entrer en communauté est accueilli par un "responsable". Celui-ci le met au courant de quelques "règles de vie" simples, mais précises.

- **Tu fais tes huit heures de travail** : la plupart des activités sont accomplies par les compagnons : téléphoniste, caissier, chauffeur, vendeur, cuisine, ateliers d'entretien de réparation ;

- **Tu ne bois pas** : l'alcool est interdit en communauté. C'est une règle qui n'exis-

taît pas au départ, qui s'est imposée peu à peu à la suite de débats avec les compagnons. Je me souviens avoir lu, au début de ma présence à Emmaüs, le rapport d'un responsable écrivant : « *Certains samedis soir, j'étais le seul à ne pas être ivre !* » La vie communautaire ne pouvait continuer dans ces conditions. Ceci dit, en dehors du travail, les gens sont libres de leur emploi du temps ; ils peuvent aller et venir, la porte de la communauté est ouverte jour et nuit.

• **Tu ne te bagarres pas** : il y a forcément des moments de violence, de tensions. C'est le rôle des responsables de gérer ces conflits, de prévenir et, parfois, de sanctionner.

• **Tu ne voles pas** : c'est une tentation dans ce milieu où les gens sont en contact permanent avec tout ce qui est donné, ramassé, trié, réparé, vendu...

• **Tu te tiens propre** : cela peut paraître exagéré de "légiférer" dans ce domaine. Mais quand on vit en collectivité, parfois à deux dans une même chambre, c'est une règle qui s'explique. Les compagnons sont d'ailleurs sensibles – et exigeants entre eux – sur ce point.

L'application de ces règles donne à la communauté une physionomie particulière. Ces règles n'ont pas été établies à l'avance. Dans cette population qui a connu des difficultés de toutes sortes, les rapports humains sont parfois durs : violence, groupes de pression... C'est l'histoire, l'expérience acquise qui ont fait apparaître ces règles de vie. L'abbé Pierre dit lui-même : « *Emmaüs, c'est ce qui nous est arrivé !* »

*La communauté :
lieu de passage... de réinsertion...
lieu de vie définitif... ?*

Lorsque je suis arrivé à Emmaüs (1981), après quelques mois de présence, un compagnon, 30 ans, maçon de métier, solide, me disait : « *Je ne vais pas rester ici ; on ne gagne pas beaucoup... Et puis celui qui veut travailler, il trouve !* » Quelques jours après, il est parti. Mais deux mois après, il était de retour, déçu, maigri, mal rasé... Il avait échoué. On dit parfois : « *Celui qui trouve du travail, il est sauvé.* » Ce n'est pas toujours vrai. Dans cette population, il y a une autre raison qui explique la difficulté : la solitude.

Beaucoup n'ont plus de liens familiaux : ils se retrouvent seuls : sans logement, sans amis. C'est ce qui explique pour une part, la difficulté de la réinsertion.

Emmaüs existe depuis quarante-cinq ans. Les responsables estiment que dans ce milieu, 5% arrivent à retrouver leur autonomie. Ce qui veut dire que 95% continueront à vivre en communauté, passant de l'une à l'autre, ou dans d'autres lieux d'accueil.

Je souligne cela, parce qu'au début je croyais que les gens rencontrés étaient là de façon provisoire, pour une durée limitée. J'ai peu à peu découvert une réalité différente. 95%, ces chiffres sont irritants, ils indiquent une situation violente, le signe d'un échec de la société. Elle n'arrive pas, malgré tous les plans de lutte contre l'exclusion, à la résorber.

Pour sa part, Emmaüs continue de se développer : en 1981, il y avait quatre-vingt communautés en France. Aujourd'hui il y en a cent dix... et d'autres projets sont en cours. Des questions d'orientation restent posées.

Jusqu'où aller ?

La vie à Emmaüs apporte aux gens la sécurité : logés - nourris - habillés - percevant une allocation hebdomadaire. Avec les années, les communautés ont amélioré les conditions de vie : les chambres individuelles se généralisent ; de bonnes conditions d'hygiène ; des horaires de travail respectés ; vacances ; loisirs ; liberté de sortir.

Quand on parle de réinsertion, beaucoup hésitent. Il y a la peur de se risquer. Ils le reconnaissent : « *A notre âge, qu'est-ce que je vais trouver ?* » Surtout quand on n'a pas de bonne qualification professionnelle.

Ils savent que le chômage aggrave la difficulté. Dans le milieu des "éducateurs sociaux" on renvoie des interrogations : comment ne pas s'enfermer dans l'assistance, comment ne pas devenir "chronicisés" ?

Aujourd'hui, des communautés sont en recherche d'innovations. En lien avec d'autres associations, parfois avec des municipalités ou avec des groupes com-

merciaux, des centres d'aide par le travail, de prise en charge, des déchetteries créatrices d'emplois se mettent en place...

En peu de mots !

Pendant des semaines, des mois, on se rencontre, on travaille ensemble. On échange sur la vie courante, le travail, la vie en communauté, les nouvelles locales...

Je ne pose jamais de questions sur leur passé... mais un jour vient où, avec le temps, la confiance, l'amitié, ils parlent.

J'ai travaillé au début avec Jean-Pierre, 40 ans environ. Il venait de l'Est de la France, il avait travaillé dans les mines. De temps en temps, il faisait allusion à sa famille : il me parlait en particulier de sa fille (16 ou 17 ans) restée au pays et élevée par sa sœur à lui. *« J'ai reçu une lettre de ma sœur ; elle me dit que ma fille, elle "déconne" ; elle fait des fugues. Elle est encore partie de la maison... »* Cela revenait de temps en temps, et lui faisait du souci. Un jour, je me suis risqué à lui poser la question : *« Mais alors, tu as été*

marié ? » Il y a eu un temps de silence, puis il m'a dit : *« Oui, j'ai été marié ; ma femme est morte à la naissance de ma fille »* et il a ajouté *« ce jour là, j'ai tout perdu ! »* Je l'ai revu, il y a quelques mois, dans une autre communauté ; je lui ai reparlé de sa fille. Il m'a dit que depuis plusieurs années, il n'avait plus de nouvelles.

Marcel, la soixantaine. Sa casquette de marin sur la tête. Dans le passé il a fait divers métiers : il a aussi vendu des journaux à Paris... Ici, il travaille à la salle de vente. Il est très connu, très apprécié des enfants à qui il fait des petits cadeaux, il les embrasse. Il est plein d'humour. Vers les 17 heures, avant la fermeture, il passe à son stand des disques de Fernand Reynaud, et cela l'amuse, ainsi que la clientèle. Il a le sens de la publicité. Il a mis en évidence, au-dessus de la marchandise en vente, un coq empaillé avec un écriteau "Le prix baissera, quand le coq chantera !"

Un jour, à la sortie de la salle de vente, on en était venu à parler de la vie de famille. De façon inattendue, avec une certaine violence il m'a dit : *« La famille,*

il ne faut pas m'en parler ; ma mère à moi, c'est une "salope" ; elle m'a abandonné quand j'étais petit... alors elle peut crever ; je n'en ai rien à foutre. » Il était devenu rouge de colère... et il a ajouté cette phrase que je ne peux oublier : *« C'est pour ça que, quand je vois un petit qui souffre, je supporte pas ! »* En peu de mots, toute sa souffrance et toute sa tendresse.

Des histoires semblables, j'en ai entendu quelques autres, et cela me laisse toujours "sans voix".

Auprès d'Emmaüs

Les "amis"

La vie communautaire fonctionne avec trois types d'acteurs : les "compagnons" ; les responsables : salariés qui assurent la direction et la gestion ; les "amis" : bénévoles, hommes ou femmes, qui apportent leur aide, qui participent à l'activité de la communauté de façons diverses : gestion, tri des vêtements et vente, ateliers de réparations...

Dès le début, Emmaüs a été le lieu de rencontre entre des gens en difficulté et d'autres qui ont voulu partager avec eux un peu de leur temps et de leur amitié.

Devenir "ami" dans la communauté ne va pas de soi. Beaucoup sont venus, et ne sont pas restés. Il ne s'agit pas seulement d'apporter une aide matérielle, de participer aux tâches habituelles ; il s'agit d'entrer en relation d'amitié avec les personnes. Il faut parfois s'accrocher. Une ancienne présidente de la communauté m'a raconté ses débuts.

Autrefois secrétaire de direction, militante au PS arrivée à la retraite, elle s'est présentée à Emmaüs pour y apporter son concours. Le responsable lui a proposé, pour un premier contact de rester à déjeuner. Elle s'est retrouvée à midi, à table, avec quelques compagnons. Pendant tout le repas... pas un mot ! Vers la fin, elle a eu l'idée de sortir son paquet de cigarettes : cela a un peu détendu l'atmosphère... Elle a persévéré. Elle est restée pendant des années au service de la communauté : elle était très appréciée, mais elle avait

gardé un souvenir très fort de cette première rencontre.

Je ne sais plus qui a dit : « L'important dans un repas, ... c'est la conversation ! » Mais regrouper à une même table quelques compagnons, dont chacun a son histoire, ses fractures, ses angoisses... et une secrétaire de direction, "bon chic, bon genre", qu'ils ne connaissent pas, l'entrée en conversation n'est pas évidente.

La charité, c'est bien. Mais il faut aussi l'intelligence, la connaissance du milieu. Il faut en particulier, savoir garder la distance. J'ai connu plusieurs exemples de femmes, la quarantaine, seules... Après quelques mois de présence, des liens d'amitié s'établissent avec certains. Elles ont cru bien faire en invitant un jour chez elles à déjeuner, un dimanche, l'un ou l'autre d'entre eux. Le compagnon est venu... avec des fleurs. Le dimanche suivant il était là à nouveau... et ainsi de suite. Au bout de quelques semaines, l'amie en question s'est trouvée piégée, ne sachant comment mettre un terme à une situation qu'elle n'avait pas prévue.

Cette question du rôle des amis a été abordée dans un document de quelques pages rédigé par un groupe de communautés, il y a quelques années : « ... *N'oubliez jamais qu'à Emmaüs, vous n'êtes pas chez vous ; vous êtes chez eux.* » « ... *Soyez attentifs à tous les compagnons... N'en privilégiez aucun !* » « *La relation ami-compagnon peut être très riche, elle suppose à la fois d'être proche et distant...* » « ... *Certains sympathisants ont estimé que se faire proche, c'était se faire égal, être identique, fermer les yeux sur la fragilité ou la fracture. Et ils ont fonctionné avec leur grand cœur : proposition de travail, invitation chez soi, en vacances ! Que de risques. En voulant réparer... compenser, ils renforcent la dépendance.* »

Les voisins

Il y a quelques années, à Marseille une nouvelle communauté s'est ouverte. Quand le projet a été mis au point, nous avons cherché un terrain possible dans le secteur Est de la ville, en direction d'Aubagne – la mairie nous en proposait plusieurs –. Un après-midi, nous sommes arrivés, quelques membres du Conseil

d'administration, en deux voitures, au pied des immeubles de la cité toute proche de l'un d'eux. Cela n'est pas resté inaperçu.

Quelques responsables sont descendus pour arpenter ce terrain. C'était l'heure de la sortie de l'école et je vois encore deux enfants de 10-11 ans s'approchant, regardant et interrogeant : « *Qu'est-ce que vous venez faire ici ? Vous allez construire des maisons ?... Parce que nous, ici, on joue* (c'était une sorte de prairie). *On construit des cabanes !...* » Dès ce moment là, j'ai compris que l'affaire serait difficile à conclure.

La réaction n'a pas tardé. Une pétition signée par 200 résidents s'opposait à toute implantation. Elle faisait remarquer que dans le passé, les élus locaux avaient promis de réaliser à cet endroit des espaces pour les jeux, pour faire un parc...

Aujourd'hui – cinq ans après – le terrain est toujours en friche. Mais cela souligne les difficultés d'une implantation. Pour une part, la peur de voir arriver une population que l'on charge de beau-

coup de maux mais aussi, dans ces cités surpeuplées, le manque d'espaces verts, de terrains de jeux...

Quelques mois plus tard, une usine était mise en vente dans un secteur tout proche... Aujourd'hui la communauté Emmaüs de S' Marcel y accueille trente compagnons. Elle est en lien avec plusieurs associations locales, culturelles, humanitaires. Elle apporte son concours à des aides matérielles dans ces cités populaires toutes proches.

Au centre de Marseille, tout près de la "Porte d'Aix" entre la gare et le port s'est ouvert, il y a quatre ans, un lieu dit "Accueil de jour" pour les gens à la rue. Plusieurs associations ont participé à cette réalisation. J'y suis associé, représentant la communauté Emmaüs au Conseil d'administration.

Ce lieu d'accueil a été ouvert dans un espace assez restreint, au fond d'une cour, au pied d'un immeuble de plusieurs étages. Très rapidement, les copropriétaires voisins se sont mobilisés, ont fait un rapport sur les "nuisances" dues à l'ouverture

de ce lieu et nous ont fait savoir qu'ils étaient décidés à obtenir la fermeture de cet accueil. Le directeur de la maison a continué à garder le contact avec certains d'entre eux, les a invités à rencontrer les membres du Conseil d'administration, à participer aux Assemblées générales. Ayant reçu le rapport établi par les copropriétaires, nous avons rédigé une lettre que nous avons envoyée à chacun des habitants de l'immeuble, et nous écrivions : *« Nous avons lu attentivement votre rapport. Nous sommes conscients que l'ouverture de ce lieu entraîne un certain nombre de nuisances : bruit, attroupe-ment, bouteilles et papiers à la traîne. Notre intention est de tout faire pour résoudre ces questions. Dès que vous constatez un cas évident de dégradation, nous vous demandons de nous en faire part immédiatement, afin de pouvoir intervenir efficacement. »* Après quoi nous exposons notre projet : *« Accueillir ces gens à la rue, afin de les écouter, de connaître leur situation et d'y apporter des solutions. Nous souhaitons continuer le dialogue avec les habitants de cet immeuble en tenant compte de leurs remarques. »*

Après trois années de fonctionnement, les copropriétaires constatent que la situation a évolué dans le bon sens, qu'on a tenu compte de leurs remarques. Aujourd'hui, certains d'entre eux participent aux Assemblées générales ; certains apportent des vêtements pour les remettre aux gens de passage...

Faire coexister en proximité des populations différentes ne va pas de soi. Entre les positions extrémistes : le rejet d'un côté, la justification de l'autre, il faut "exorciser la peur". Prendre le temps d'écouter, mais aussi s'expliquer, décrire le projet... et si possible associer.

L'Eglise

Il y a bientôt cinquante ans, je me suis trouvé embarqué (c'est le cas de le dire) dans un mode de vie et une réflexion qui n'ont pas cessé depuis : "Comment transmettre au monde le message de l'Evangile ?"

Des points de repères apparaissaient. Par exemple :

- la phrase du Cardinal Suhard,

archevêque de Paris à cette époque : « *Il y a un mur qui sépare l'Eglise de la masse. Ce mur, il faut l'abattre à tout prix, pour rendre au Christ les foules qui l'ont perdu.* »

- la parution d'un livre qui fit choc dans le milieu chrétien, car il osait poser une question inattendue : "France, pays de Mission ?" (Godin et Daniel).

- des expressions telles que "être avec", "entrer en réciprocité"... Traduisant l'expérience vécue. Aujourd'hui on dit : "mettre l'Evangile à hauteur d'hommes."

C'est là la question que m'a posée un jour à Emmaüs une femme, responsable du scoutisme à Marseille : « *J'ai appris que tu es prêtre... Alors ici, comment tu annonces l'Evangile aux compagnons ?* » — « *Je ne parle pas souvent de l'Evangile ici. Par contre, à mesure que je découvre ce milieu, je reçois des questions que je ne peux éviter : Où en suis-je moi-même de la prise en compte de la pauvreté dans la société ?* »

Je n'arrive pas ici comme celui qui a réponse à tout, qui détient la vérité. Je travaille avec les compagnons, j'écoute,

j'essaie de comprendre pourquoi ils sont là. Peu à peu, je suis entré dans un réseau de relations, d'amitiés, de rencontres. J'ai répondu aux sollicitations pour prendre des responsabilités, entrer dans les structures du Mouvement Emmaüs en France.

Il y a des moments où je parle car je crois à l'importance de la parole. Mais il faut d'abord établir le dialogue, la confiance, la liberté de part et d'autre de dire ce qui nous fait vivre. Je sais que ce monde des exclus est fragile, frustré, dépendant. On peut le manipuler, l'endocliner, les exemples ne manquent pas à Emmaüs, et ailleurs.

L'abbé Pierre a dit à ce sujet des paroles très fortes : « *Il faut respecter l'homme malheureux... Respecter son secret... Respecter sa liberté religieuse : ne pas lui faire chanter des cantiques pour lui offrir en échange de la soupe ; ce serait le dégrader...* »

Je ressens parfois dans des réflexions venues de groupes à références religieuses ou humanitaires une approche ambiguë : des traces de prosélytisme de concurrence, de reconquête, voire de croisade.

Où en est-on – après le Concile Vatican II – de cette Eglise dont on disait qu'elle devait être "Servante et Pauvre" ?

J'ai lu dans un livre paru récemment "Voici l'homme" de Henri Denis, théologien à Lyon, quelques réflexions qui, pour moi, sonnent juste. Il se pose la question des conditions nécessaires pour que l'Eglise vive la Mission. Il cite entre autre : « *Le renoncement de l'Eglise à toute forme de puissance ; la puissance de la vérité plus ou moins imposée, puissance d'une hiérarchie au regard de la foi et de la morale, puissance des œuvres que l'Eglise imposerait aux gens crédules et pauvres, alors que les œuvres vraies de l'Eglise sont toutes de nature sacramentelle, des signes qui ne s'imposent jamais.* »

L'avenir

En septembre 1996 se tiendra à l'UNESCO à Paris, le Congrès d'Emmaüs international. Tous les quatre ans, des représentants de groupes venus du monde

entier (Amérique du Sud, Harlem, Japon, Corée, Inde, Afrique, Pays nordiques, France et plus récemment Lettonie, Pologne) se retrouvent. Le thème proposé pour cette rencontre : "Solidarité pour la justice."

Pour préparer ce Congrès, dans un éditorial de la revue d'Emmaüs international, le président (responsable de communauté en Italie) écrit : « *Peu à peu, dans la communauté où je vis depuis vingt-deux ans, nous nous sommes installés. Il a fallu aménager la maison, les chantiers, en respectant les normes d'hygiène, de sécurité... Enrichir nos menus... Acheter des camions plus solides... Cette lente évolution nous pousse, sans nous en apercevoir, à mettre à la première place nos besoins, nos aspirations, notre sécurité. Nous risquons ainsi de devenir solidaires de notre "superflu"... Nous sommes souvent surpris de rencontrer des situations presque opposées : communautés capables de donner des montants énormes pour des actions de service, d'autres qui se disent dans l'impossibilité de donner un peu d'argent... Je crois que nous ne pouvons pas échapper* »

longtemps à une interrogation profonde sur la valeur de la solidarité qui est la base de notre vie... »

Lui faisant écho, une trentaine de communautés, regroupées dans une même fédération, suggèrent la tenue d'un colloque sur cette question :

"Nécessité d'un second souffle..."

"Réaliser un débat sur la politique sociale d'Emmaüs" Car la situation est devenue paradoxale."

"Emmaüs se trouvant entouré d'une précarité et d'une exclusion croissantes, la problématique de l'Institution (se trouve) renversée, puisque de lieu de pauvreté, elle pourrait bientôt apparaître dans sa relation avec l'environnement comme un lieu où les pauvres sont privilégiés par rapport à d'autres, ce qui ruinerait les valeurs de base du Père fondateur."

Tout l'avenir ne se réduit pas à cette question. Ce Mouvement Emmaüs continue à affirmer de diverses façons ses convictions : *« Il poursuit avec détermination sa lutte contre les injustices et les exclusions de toutes sortes : cela demeure plus que jamais une priorité absolue »* (déclaration de mai 1996).

"Toujours plus"

Emmaüs n'y échappe pas. C'est un signe de santé d'être capable de se remettre en cause, en raison même de ce que l'on croit être une réussite ; de s'interroger sur sa propre pratique. Il est bon, de la part de ceux qui ont l'ambition de "soigner", et si possible de "guérir" de s'interroger aussi sur l'état de santé du "médecin". Il y a des siècles, le bon sens populaire l'avait compris : *« Médecin, guéris-toi toi-même. »*

Heureux, à Emmaüs

Jacques LOCH

Jacques comme il le dit est "compagnon des compagnons d'Emmaüs". Il est membre de l'équipe Précarité de la Mission de France. Son texte, réflexion d'une nuit ou deux et fax d'un matin, est l'expression sans fioritures d'un compagnonnage sans réserve et d'une faim de bonheur partagé.

Le secret d'Emmaüs

Partager ma vie avec des gars en galère en restant célibataire, parce que j'ai la Foi, cela a-t-il encore du sens ?

Il y a plus de dix ans, je décidai d'engager ma vie au milieu de gars tous arrivés en galère, les compagnons d'Emmaüs. La compassion a-t-elle encore du sens aujourd'hui ? Partager sa passion aux deux

sens du terme "enthousiasme et souffrance" reste pour moi, mon premier engagement chrétien à la suite du Christ. Sinon que voudrait dire "être frères", que voudrait dire "aimer ceux qu'on n'aime pas" ?

Nous sommes tous responsables du bonheur à créer dans l'humanité comme nous participons tous de près ou de loin à produire de la souffrance humaine.

Avec un peu d'humour et un peu de sérieux, je me suis toujours demandé pourquoi les scientifiques n'ont jamais cherché à mettre au point une méthode de mesure de la souffrance humaine ou de l'amour reçu : on mesure bien la pollution, le bruit, le stress, l'intelligence.

A l'Arche de Jean Vanier où j'ai vécu quelque temps, j'ai appris que quelqu'un qui souffre beaucoup, pour "grandir et changer", a d'abord et avant tout besoin de se sentir accueilli, accepté, aimé, pour ce qu'il est, comme il est, tel qu'il est. Ce n'est qu'après ce temps d'assurance et de sécurité que quelqu'un peut commencer à écouter les critiques et commencer à progresser.

J'ai constaté souvent qu'il n'y avait rien de plus terrible, et je suis sûr que vous l'avez vécu aussi, que d'assumer le regard des autres, surtout de vos proches, qui vous veulent en permanence autre que celui que vous êtes. Il faut d'abord s'attacher à quelqu'un pour l'aider à changer.

Avez-vous fait l'expérience ? Quelqu'un que vous n'appréciez pas du tout vous dit une vérité ; vous aidera-t-elle à vous corriger ou passera-t-elle sur vous

comme l'eau sur le dos d'un canard ? En revanche, l'un ou l'une de vos très bon(ne)s ami(e)s vous avertit : "Là, tu déconnes, là, tu exagères, tu fais une bêtise." La phrase ne fera-t-elle pas mille fois plus écho dans votre coeur, voire dans votre vie ?

Le petit secret d'Emmaüs se place là, je crois, accepter le gars tel qu'il est, tel que la société ne le veut plus, tel qu'il s'est marginalisé du monde, l'aider à retrouver ses qualités, ses dons, (car tout le monde en a) au milieu de ses défauts.

Bruno, Jean-Pierre... et moi

Bruno a vécu quatre ans dans un faux plafond au forum des Halles ; quand il est arrivé chez nous, grâce à Henri Gesmier, il avait 20 ans, il ressemblait plutôt à *"l'enfant sauvage"*. J'ai souvenir que le voir manger dégoûtait tout le monde ; le voir se laver relevait de la croix dans la cheminée ou du coup de colère d'un autre trop dérangé par son odeur ; il était caractériel de surcroît et suicidaire à ses heures. Notre relation était forte. Il aimait parler avec moi et sentait le respect et l'affection que je lui portais. Un jour ou je l'avais

engueulé trop fort, il hurla en sautant sur une mobylette dans le but de se jeter à fond contre un mur, il en était capable. La simple remise de sa souffrance à Dieu me permit d'attendre deux "éternelles" heures pour le voir revenir "entier" tout en pleurs et aller se coucher. Quatre ans après, la patience ayant payé, il a un travail sérieux et vient encore parfois nous revoir et passer des vacances avec les autres compagnons. Croyant lui-même mais solitaire, il lui fallait rencontrer des amis vrais qui pouvaient l'obliger à changer.

Bien sûr, pour beaucoup d'exclus, quelques "réussites". Je raconterai l'histoire de Jean-Pierre qui illustre de façon amusante notre collaboration d'équipe Précarité MDF.

Plus de deux ans chez nous. Jean-Pierre est typiquement le gars qui vous "prend la tête". Obligé de le changer de maison tous les six mois pour le repos et la tranquillité des autres tant il est dur à vivre. Mûr pour une insertion, il rentre pour quelques mois dans la communauté d'Olivier Chazy "Karibu" à Meudon. Là, il cherche et fait des petits boulots, à l'intérieur de Dynamo, agence pour gens diffi-

ciles, fondée partiellement par Pedro Meca (autre copain de l'équipe). Il bosse à la Table de Cana fondée par Franck Chaigneau (notre jésuite de service). Au cours d'une fête, il rencontre une fille qui allait devenir sa femme et tout changer dans sa vie. Ouf ! car il commençait à fatiguer sérieusement les troupes "Canaris", à Trappes, dernier lieu de vie où il était. Un an après, il demande le baptême pour leur fille. Quel chemin !

Ma vie avec ces compagnons a plusieurs aspects. Le travail d'abord qui prend une (presque trop) grande place à Emmaüs. Le quotidien ensemble, vie commune, loisirs, vacances et ce n'est pas triste. Les actions importantes de solidarité avec des familles, l'accueil en urgence d'autres SDF, l'aide d'autres lieux de vie en France et à l'étranger (Emmaüs Belfast – par exemple – tout récemment).

Ainsi je me sens autant compagnon d'Emmaüs que responsable, vivant toujours avec eux, c'est un choix, pas une nécessité. Certains diront que c'est un peu fou, oui, mais cela apporte tellement de joies ! Dix ans après, à 35 ans, je résigne.

Nous avons régulièrement des volontaires pour vivre et travailler avec nous. C'est ainsi que des séminaristes de la MDF sont venus d'Ivry depuis quelques années, une journée par semaine connaître et aider. C'est toujours de part et d'autre une riche expérience.

Emmaüs un message social ?

Prendre le camp des plus pauvres, c'est dénoncer l'injustice, dire ce qu'on pense, demander une vraie place pour chacun. Les trois priorités d'Emmaüs sont : un logement correct pour tous, du chauffage et de quoi manger, un accès aux soins et le droit à la santé pour les plus pauvres ; une activité intelligente sinon un travail pour tous, seul vrai lien et sentiment d'appartenance sociale et d'existence psychologique aux yeux des autres et de soi-même.

Il est temps d'inventer, d'innover, d'imaginer, de créer de l'activité (et non plus forcément du travail) où toute personne totalement démunie pourrait s'inscrire et participer.

Un projet de société alternative est

toujours dans les préoccupations d'Emmaüs et, en particulier, d'Emmaüs-Liberté que j'anime en région parisienne.

"Ne plus payer personne à ne rien faire." Offrir à chacun un espace de réalisation, lui donner la chance de contribuer au bien commun, l'aider à réaliser le bonheur des autres, ce n'est pas rien...

L'abbé Pierre a toujours défendu les exclus et se bat pour que chacun ait une vraie place ; les SDF comme les ADF, les Bosniaques comme les Serbes, les Palestiniens comme les Juifs. Il y aurait beaucoup à dire sur "se gêner pour faire une place à l'autre, pour qu'enfin l'autre existe".

La France est l'un des pays les plus riches du monde et nous ne réglons toujours pas de petits problèmes, c'est un scandale ! Je ne reste pas à Emmaüs pour distribuer perpétuellement des chaussettes et une soupe à tous les gens qui, dans quelques années, seront, qui sait, 400 000 encore et toujours dans la rue ! Contrairement à ce qu'affichait le Secours Catholique : "*le monde aura besoin de tout le monde*", je dis : "*le monde a déjà besoin de tout le monde*". Trop peu de gens passionnés s'engagent dans la lutte contre la

misère et cependant bien peu regrettent ce pas quand ils l'ont fait.

Emmaüs un message spirituel ?

Retrouver l'espérance sur le chemin d'Emmaüs. Emmaüs est un défi permanent : croire en ceux qui ne croient plus beaucoup, voire plus du tout, en eux. Je vous assure que ce n'est pas évident, certaines fois, de se convaincre soi-même de croire en l'autre qui est devant vous, c'est aussi un acte de foi. Tous les jours, je dis bien tous les jours, quelqu'un passe la porte de mon bureau, pour raconter sa détresse et espérer n'importe quoi. Je pense souvent alors, pas toujours convaincu, à la phrase de l'évangile : *"La pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs, c'est elle qui est devenue la pierre angulaire de la maison."* Le Christ n'a-t-il pas démarré son Eglise avec Pierre qui l'avait trompé trois fois ? Mais que construire avec tous ces cailloux blackboulés, tordus, fêlés, impropres aux normes actuelles du bâtiment ?

Robert a commencé la délinquance à 15-16 ans, une dizaine d'années d'escroquerie, de prison. Henri Gesmier me l'en-

voie en me disant : "S'il tient chez toi 3-4 mois ce sera le bout du monde et tu auras bien de la chance." Neuf mois après, touchons du bois, il est toujours là. Comme on témoigne devant le tribunal de la confiance qu'on lui fait, affirmant qu'il peut continuer à vivre à Emmaüs, deux décisions de justice à son égard relèvent du miracle. Encore trois ans avec sursis avec mise à l'épreuve malgré son palmarès. Chauffeur dans une de nos maisons, quelques mois plus tard, il ressent lui-même pour la première fois, et l'exprime, ce que c'est que de s'être fait voler, la veille, notre camion tout neuf. Aujourd'hui, il accepte d'être parrain d'un enfant né accidentellement sur le canapé de la communauté. Il exprime souvent son bonheur fragile.

"En cette vie où nous espérons le bonheur que tu promets"

L'homme blessé a souvent connu ces deux réalités :

- des chrétiens formidables, dévoués, super qu'il a rencontrés sur sa route ;
- des chrétiens exécrables, contre-messages vivants, intéressés, repoussants, méprisants,

humiliants, imbus de leurs personnes, ou attendant tellement de reconnaissance ou de satisfaction personnelles que le gars blessé n'a pu que se sauver en courant.

Je pense que pour reconnaître Dieu, il faut d'abord avoir l'occasion de sentir l'Amour qui l'incarne, le gratuit dans l'univers et chez les hommes qu'on rencontre.

J'ai vraiment la chance, sans l'avoir jamais provoquée, en huit années à Emmaüs-Liberté à Charenton, d'avoir vu plusieurs compagnons transformés par l'Amour (et des fois l'amour) qu'ils ont rencontré.

La foi découverte n'empêche pas la souffrance, la dureté de la vie, les blessures humaines, la détresse affective, mais elle permet de les vivre autrement.

A l'équipe Précarité MDF, on sent ensemble cette transcendance difficile à

partager avec ceux qui ne sont pas immergés dans le monde des hommes brisés.

Un engagement radical à la base nous tient à coeur. Croire au-delà de toute espérance qu'il faut continuer. Que l'invisibilité de l'Eglise a autant de chance que sa visibilité.

Le plus grand des gâchis de l'Humanité c'est de ne pas aider chaque être humain à orienter toute son énergie vers le bien commun, pour son bien et le bien des autres. Ringard ? Non. On est tellement heureux, de participer, d'aimer et surtout d'être aimé, apprécié. Regardez, le jeune homme riche, le Christ "l'aima" avant de lui faire mal et combien le Père du fils prodigue a dû avoir mal avant d'être heureux.

Un compagnon des compagnons d'Emmaüs de Charenton, heureux.

De chair et d'os ... et l'air pour respirer

Marie-Thérèse WEISSE
membre de Galilée

Lors de l'Assemblée générale de Galilée (mars 96), Marie-Thérèse a animé un temps de réflexion. Nous proposons ce texte car il invite à une "respiration" chrétienne pour ceux et celles qui vivent au jour le jour "l'aide et l'entraide".

Pour essayer de témoigner du lien entre l'engagement temporel et la dimension spirituelle, je n'ai pas trouvé d'autre mode de communication que le récit.

Ce sera donc à partir du récit d'une journée ordinaire, une sorte d'arrêt sur

image dans le fil des jours et des pensées, que j'essaierai de dire quelque chose de cette autre dimension qu'on appelle "intérieure", "profonde" ou "spirituelle". Une journée choisie n'est plus tout à fait ordinaire... Pourtant c'est bien de "vie quotidienne" qu'il s'agit...

La journée avait commencé avec cette légèreté que donne la joie. Il n'est pas toujours simple de savoir d'où vient la joie. Ce matin-là, il me semblait qu'elle était la trace de la rencontre amicale de la veille au soir. Le passage dans la région d'une amie avait été l'occasion de nous réunir. Nous étions une dizaine avec elle, et les échanges étaient allés bon train. Ils passaient des questions spirituelles délicates (Pourquoi l'Eucharistie est-elle centrale dans la vie chrétienne ?), aux questions matérielles et politiques qui se posent à une association de lutte pour la reconstruction d'une route de montagne.

La joie se tenait à l'orée de cette journée et les rencontres prévisibles se détachaient sur cette lumière-là.

J'arrive à mon lieu de travail, en avance... Dans le bureau voisin, mon collègue, délégué du personnel, est déjà là. Dans ce moment calme, avant la venue des stagiaires, je lui fais état de ce que je perçois des conditions de travail bien dif-

ficiles actuellement et lui demande d'en parler à la prochaine réunion avec la direction. Il m'écoute et acquiesce.

Je commence mon travail avec un groupe de stagiaires, heureuse de les aborder ce matin-là sans tension ni précipitation. Je propose un travail de recherche en sous-groupes. L'inégalité des moyens et des ressources personnelles mobilisés par chacun(e) me "saute" aux yeux. Les uns sont actifs, entreprenants, pleins d'idées ; les autres, timides, sont freinés au premier obstacle. Mon intervention peut-elle restaurer une "égalité des chances" ?

A midi, je passe par le hall de l'amphithéâtre où le Bureau étudiant a organisé une journée "don du sang". A peine suis-je arrivée, qu'à mon côté une jeune étudiante perd connaissance et tombe, une fois... deux fois... Son corps menu et abandonné m'émeut et pèse bien lourd. Nous serons trois à essayer de l'allonger sur un lit.

Quelques instants plus tard, je mange le sandwich offert dans ces circonstances

lorsqu'une autre étudiante que je connais bien s'approche de ma table. Martine est tremblante, énervée. Le médecin a refusé son don du sang en lui annonçant, sans aucun ménagement, qu'elle était dans la catégorie "en contact avec le virus HIV". Elle doit donc se soumettre à un contrôle supplémentaire. Elle a besoin de parler, de reprendre plusieurs épisodes de sa vie, de chercher des signes rassurants, de trouver des raisons de ne pas s'affoler... Elle parle longuement, précipitamment. Elle n'a retrouvé qu'un calme intérieur bien précaire quand je la quitte.

A la pause, le bulletin d'informations m'apprend l'attentat perpétré le matin dans une capitale. Encore... Stupeur... Abattement devant la violence... Je retourne au travail, des "bleus dans l'âme". Avant les réunions de l'après-midi, je vais faire des photocopies. Je croise Annie "Ça va ?" "Ça va." me dit-elle avec son sourire habituel. Etienne arrive au même endroit. Annie l'interpelle "Tu n'as peut-être pas compris ma réaction ce matin..." Suit une

explication où chacun, sur un ton affirmatif et cependant respectueux, tente d'expliquer à l'autre son point de vue, sa logique, sa stratégie, suite à un désaccord. Dur combat intérieur, projeté dans un difficile dialogue. Chacun gardera son contrôle et... son point de vue... mais de la parole a circulé.

Quelques minutes après, alors que je croise à nouveau Annie dans l'escalier, elle s'arrête et se saisissant de mon "Ça va ?" de tout à l'heure, me fait part de sa lourde vie quotidienne, des ennuis financiers et statutaires de toutes sortes, de sa lutte pied à pied dans les démarches administratives pour espérer un mieux-être pour elle et ses enfants.

Annie, la femme posée et réfléchie, solide, calme, la voici en larmes. Elle s'en excuse (!) mais que lui dire là dans l'escalier alors que je suis attendue en réunion ? La phrase d'un moine que C. Duquoc nous citait à Francheville cet été revient à mon esprit : "*Tiens-toi en enfer et ne désespère pas.*" Je reste, je n'esquive pas, je ne rassure pas. Nous finissons par évoquer ces

moments trop rares, mais réels, où Annie prend le temps de marcher dans la nature. "Ça ne change rien, me dit-elle, mais on revient différent..." Vont suivre les réunions de travail.

A 16 heures, je pense à mes amis d'ATD qui partent à Strasbourg pour célébrer une fête des Droits de l'homme. Je pense à ces visages, à ces vies qui se côtoient dans le même autobus. Vies et histoires ô combien différentes par leurs chances, leur lot de joies et de misères mais pour un jour (et ce n'est pas le seul) véritablement réunies, moins par la pauvreté, le désir d'aider ou d'être utiles, que par celui d'affirmer la dignité de toute personne et le respect qui lui est dû. Dans la longue nuit de la misère, leur présence ce jour-là – devant le Conseil de l'Europe relié médiatiquement à d'autres capitales – ne serait-elle pas un feu qui les réchauffera longtemps encore, "un feu pour vivre mieux" ? Les réunions ont lieu cet après-midi là avec leur suite de questions, de conflits, de décisions, leur part d'avenir.

A la sortie, je ne sais plus quel propos fait fuser un rire collectif, un rire qui n'est que sur nous-mêmes. Un rire...

Retour chez moi, j'allume la radio. Eliane C. reçoit un photographe qui a passé un an et demi à l'hospice pour faire un album sur les "Damnés de Nanterre". Le dialogue de la journaliste et du photographe, qui ne parle que son langage de photographe, m'est d'une grande douceur. Chacun, chacune ne fait "que" son métier. Mais dans ce métier passe le désir qu'existent à nos yeux, à nos oreilles ceux pour qui le risque de l'oubli est grand...

Au courrier, une lettre de Galilée présentant l'AG. Je ne la lis pas tout de suite. Ce soir, il n'y a aucune réunion, je vais prendre un temps de méditation... Vite pensé mais pas vite réalisé, le calme n'est pas au rendez-vous. Les menus événements se mêlent aux événements nationaux et internationaux. Je ne trouve pas la mesure. Toute cette souffrance plus ou moins grave, plus ou moins proche, pèse

sur mes possibilités de réfléchir et de méditer... Que la souffrance ait ou non suscité un début d'attention ou de soulagement, vouloir trouver du "positif" me semble, à cette heure, une consolation à bon compte. Le chemin est si long et qui nous garantit son issue ? Ça zappe dans ma tête d'un fait à l'autre... pas moyen de stabiliser mon esprit sur une idée, une analyse, un regard.

C'est le "tohu-bohu" sur fond de douleur sourde, dont je voudrais qu'elle soit d'enfantement...

Comment ne pas, seulement, subir ces chocs et entre-chocs d'événements successifs qui me semblent plutôt imposer un passé qu'on souhaitait révolu, que susciter un avenir encourageant ?

Rien ne fait lien, rien ne fait véritablement sens... Seul en moi un sentiment d'impuissance, le sentiment d'être vraiment trop peu à la hauteur, trop mal préparée pour porter une bonne nouvelle dans ces situations éclatées, cassantes, révoltantes. Il faudrait que je sois plus croyante, plus courageuse, plus à l'écoute, plus

engagée, plus... plus... Ça zappe toujours, sur un autre registre cette fois.

Ne rien voir, ne rien y comprendre à cette humanité qui se déchire, à ces morceaux de vie qui me semblent tomber les uns à côté des autres comme les étoiles du ciel, voués à quoi... à l'indifférence ? A l'oubli ? Au mépris ?

Qu'on appelle cela nuit... désert, en tout cas c'est bien un passage à vide,... ne pas fuir. C'est ce monde-là et pas un autre qui a été choisi pour l'incarnation.

Rester là "sans appui et pourtant appuyée". J'essaie de prendre tous ces morceaux, morceaux de journée, morceaux de vie, parts de souffrances et de luttes et je vais les coudre ensemble. Voilà un habit d'arlequin me dis-je. Un habit d'arlequin ? Ce n'est sûrement pas "l'habit de noces qui convient pour aller au banquet". Doute ? Ou ultime frustration de cette journée... Ultime lutte pour avoir, car enfin d'où vient cette idée d'un Dieu qui me refuserait place au banquet ? N'est-il pas le père aux bras ouverts, non pas à cause de mes

mérites, mais seulement parce que je suis comme un vagabond perdu à la croisée des chemins ?...

Me voici maintenant devant une toute autre question : quel est ton Dieu ? Avec quel dieu as-tu vécu la journée et quel dieu essaies-tu de prier maintenant ? Le dieu "progrès", le dieu projet, volonté, optimisme ou le dieu de Jésus-Christ, Silence...

Puisque j'en étais à coudre... une autre phrase me vint à l'esprit : "Personne ne coud une pièce d'étoffe neuve à un vieux vêtement."

Cette phrase-là ne s'est pas laissée réduire à être une pièce à coudre parmi toutes les autres pièces de mon habit d'arlequin.

Cette phrase n'a pas fait nombre avec toutes les idées qui se bouscuaient dans mon esprit. Elle n'est pas dans leur continuité, elle est parmi elles, mais elle n'est pas comme elles. Elle va faire "trouée" comme on dit "une trouée dans le feuillage". Elle ne peut faire comblement, rajout. Elle fait ouverture.

Les événements de la journée, je les ai vécus dans le morcellement du temps, successifs, bout à bout, sans liens...

Le temps du recueillement, quand il m'aura conduit jusqu'à la reconnaissance de l'impasse, de l'impuissance, du non-savoir, va permettre qu'une autre parole fasse irruption. Cette parole, avant même que son sens ne s'élabore en moi, est d'abord comme une voix : le signe d'une présence. Si j'ai donné foi à cette parole, en d'autres temps plus paisibles, voici que cette parole me donne une présence.

La parole c'est quelqu'un, c'est même si je l'entends (pas si je la pense) quelqu'un en son corps même. Cette parole liée à ma foi, je sais qu'elle est vivante, vivante d'avoir traversé réellement la mort, la misère, le poids de l'humanité. Alors par cette toute petite trouée : "Personne ne met du neuf avec du vieux" est montée une lumière qui m'a fait espérer l'autre face de l'expérience.

Certes les événements ont laissé leurs traces vives en moi mais dans la prière et ma pauvreté, mon défaut de moyens, d'idées,

de maîtrise et de compréhension, les événements ont fait place à un avènement :

- quelqu'un vient en ce monde si mon savoir-faire, mon prêt-à-penser et mon prêt-à-croire ne l'empêchent pas de surgir comme un voleur.

- quelqu'un vient qui a vu dans les plus petits, les bénis de Dieu, qui a fait du paralytique un marcheur, de l'aveugle un voyant et des pauvres les interlocuteurs de la Bonne Nouvelle.

- quelqu'un vient et sa venue sera toujours une surprise.

L'exaucement de ce temps de prière est de pouvoir continuer à chercher du sens.

Dans une réflexion d'après coup, sur quatre points, j'ai essayé de formuler quelques significations que je vous communique à mes risques et périls.

- Fragilité et violence
- Espace et identité
- Rupture et ouverture provoquées par l'Evangile
- L'événement nous suscite : acteur et prophète

Fragilité et violence

De loin ou de près, volontaire ou diffuse, la violence faisait partie de cette journée. Manifestant, tout en même temps, la fragilité des personnes.

La violence retient notre attention, jusque dans sa dénonciation et la recherche des causes. Elle peut aller jusqu'à nous fasciner, nous obnubiler. La violence manifeste, autant qu'elle même, la faiblesse, mais en nous aveuglant sur celle-ci parce qu'elle va la lier à la peur. Et nous risquons, en voulant faire disparaître la peur, de chercher à supprimer aussi la faiblesse et la fragilité. C'est l'idéologie sécuritaire.

La faiblesse fait pourtant partie de la condition ordinaire de la vie humaine : à certains âges de la vie (enfance, grande vieillesse) ou dans des situations qui peuvent être occasionnelles exil, chômage, maladie...

S'il est vrai qu'il faut parfois contre la violence user de force et de révolte, d'autres attitudes, au quotidien, pourraient

être une prévention de la violence. Une attitude consiste à ne pas maudire la faiblesse, maudire au sens de "dire mal" par exemple : la considérer uniquement comme un défaut à corriger, un résidu appelé à disparaître. Des jugements négatifs sont facilement projetés sur elle : la fragilité de quelqu'un fait dire qu'il n'est plus, ou pas tout à fait ou pas encore humain...

Combien de violences s'enracinent dans une faiblesse niée, occultée, humiliée... Ne pas "maudire" la faiblesse, c'est l'envelopper d'écoute et de parole à destination d'un sujet : une personne à part entière qui habite cette faiblesse, c'est l'accueillir et se laisser instruire par elle. Il ne s'agit pas là seulement d'un enjeu éthique mais d'une véritable source de connaissances nouvelles et peut-être de progrès ?...

Le bien-dire – à la place du maudire – peut prendre toutes les formes des expressions publiques, politiques, professionnelles ou privées, personnelles pourvu que ne cesse jamais de se faire entendre la parole qui reconnaît aux plus petits et aux

plus démunis le droit d'exister, de s'exprimer et de contribuer à leur propre accomplissement et à celui de tous. Heureux ceux qui ont faim et soif de justice.

Espace et identité

Dans cette journée et sur un lieu où chacun s'exprime habituellement selon son rôle social – salarié ou usager – a surgi à plusieurs reprises le besoin de faire un récit personnel. Un conflit, une émotion trop forte ont rompu les frontières habituellement maintenues du rôle social. Retrouver son identité c'est-à-dire un certain sentiment de continuité dans sa vie, rend nécessaire le ressaisissement des événements dans un récit, une narration.

Il est devenu commun de dire que nous vivons socialement dans des espaces éclatés, plutôt que dans un espace global unifiant où nous pourrions nous garantir de repères non affectés par le temps.

L'identité, l'unité de soi semble plus que jamais sans cesse à construire, toujours provisoire, toujours à recréer. Nous y gagnons en souplesse, en capacités de rencontre avec l'autre à condition qu'il y ait aussi, parmi tous les espaces où nous nous inscrivons, celui qui permet une re-création de soi.

- l'espace amical où dans la parole et l'écoute réciproques, chacun apporte ses questions, ses désillusions, ses espoirs aussi (l'auberge d'Emmaüs fut-elle autre chose ?).

- l'espace symbolique d'une fête, d'une célébration, d'un rassemblement au nom des droits de l'homme, au nom de la fraternité, ou au nom de Jésus-Christ.

- parfois dans l'urgence, la détresse, l'espace si précaire, si fugace de l'écoute d'un autre au détour d'un couloir ou d'une cafétéria. Ces espaces nous permettent de renouer avec notre identité c'est-à-dire de reprendre corps. Nous ne sommes plus anonymes et transparents dans l'absence de regard de l'autre. Nous sommes à nouveau "envisagés" et rendus à la vie.

Rupture et ouverture provoquées par l'Evangile

Grâce au temps de recueillement à la fin d'une journée, la parole issue de l'Evangile a fait rupture... Avant même d'être un contenu ou un message à déchiffrer, elle a fait ouverture, mais aussi limite par rapport à la spirale imaginaire où l'esprit peut être entraîné dans l'évocation de la succession des faits. La pensée du malheur et de la souffrance nous garde dans un monde clos et peut nous maintenir dans l'enfermement de cette seule référence. La parole de l'Ecriture, que nous croyons être l'écho de la vie d'un Autre, rappelle dans l'ouverture qu'elle crée, la place de cet Autre.

Cette place – que j'oublie souvent – me dé-place quand je la reconnais, c'est-à-dire elle me remet en mouvement, me fait changer de point de vue.

L'Ecriture entendue reprend chair en ma vie et prend donc à nouveau place dans l'histoire. Elle est un événement "du dedans" avant d'être un "discours sur",

événement du dedans qui me fait sortir puisqu'un Tout Autre m'appelle à la vie.

On pourrait là relire le deuxième chapitre de la Genèse où l'on verrait comment la parole – vivante – est venue à Adam. Après avoir perdu toute connaissance, au lieu de la part manquante de lui, vient une présence qui l'éveille jusqu'au cœur de sa chair, et la parole lui vient, non plus pour classer mais pour nommer l'homme et la femme dans un lien et une reconnaissance.

Ce dernier point peut être aussi une sorte de conclusion

Je l'introduis par la parole d'un autre – Michel de Certeau – que j'ai été conduite à relire à partir de l'expression venue dans la prière "Comme un voleur". C'est aussi un titre de chapitre dans "*L'étranger*" où il écrit ceci en 1969 : « ... *Pour vivre un événement, chaque chrétien doit en être également, à sa manière, l'acteur et le prophète. L'acteur, parce que des*

faits d'abord inassimilables à ses idées religieuses demandent sa réponse et l'engagent, au niveau de la justice, dans son métier, dans son foyer, là même où il se croit chez lui, "toutes portes closes". Mais s'il cherche Dieu dans l'apparition et l'obstacle qui surgissent une nuit, il devient aussi le prophète de l'événement. Docile à cette invitation obscure, il y découvre le Seigneur que les institutions et les traditions chrétiennes lui gardent présent dans ce langage de la mémoire venu du lointain Orient et passé par tant de régions socioculturelles. Sans doute montrera-t-il ainsi, à ses risques et périls, ce qu'est en définitive tout événement : la rencontre d'une autre liberté qui fait appel à la sienne. [...] » (p. 204)

Cette parole d'un autre chrétien me précède dans le travail de recherche du sens que j'ai à faire en donnant écho à mes questions :

Ces deux mots "acteur" et "prophète" me paraissent bien caractéristiques de notre position : agir sans avoir de significa-

tions religieuses a priori sur les événements, et se tenir dans la parole, dans l'écoute d'une parole qui a déjà traversé vingt siècles et porte avec elle un appel à vivre.

Cette fréquentation de la parole nous permet d'entendre, au coeur de nos démarches, ce que Marthe disait tout bas à Marie qui pleurait seule à la maison tandis que Lazare se mourait à la périphérie de la ville et que Jésus s'appêtait à y entrer : *« Le maître est là, il te demande. »*

Engagés dans des actions sur lesquelles nous n'avons pas immédiatement de significations religieuses à poser, attentifs à une parole dont nous savons de **foi** qu'elle est de **vie**, nous sommes sur un chemin où nos vies peuvent contribuer à une nouvelle articulation du "faire" et du "dire" et peut-être faire connaître aux coeurs fatigués de tristesse le Nom de Celui qui nous a mis en route.

"Qu'il soit ton égal..."

Augustin

En engageante mémoire des sept frères de Tibhirine dont la mort a révélé la véritable raison de vivre de l'Eglise en Algérie, nous proposons une nouvelle fois un texte de Saint Augustin¹, l'un des fils de cette terre et l'un des fondateurs de cette Eglise...

"Aide... entraide", tel est le thème principal de ce numéro de la Lettre aux Communautés. Innombrables sont les textes des Pères de l'Eglise qui font un devoir au riche de venir en aide au pauvre. Ainsi cet extrait du sermon 61 d'Augustin :

« ... Donnez donc aux pauvres ; dès que nous avons la nourriture et le vêtement, nous devons être contents. Le riche n'a, de ses richesses, que ce que lui demande le pauvre, la nourriture et le vêtement. Que tirez-vous d'avantage de ce que vous possédez ? Vous prenez le nécessaire, non ce qui est inutile

1. Pour "situer" Augustin, voir LAC n° 169.

et superflu. Encore une fois, que tirez-vous d'avantage de vos richesses, dites-le moi. Tout le reste est donc superflu. Or, ce superflu doit être le nécessaire du pauvre... Dieu attend que vous ouvriez cette main qui a été faite comme la sienne ; vous attendez que Dieu ouvre la main qui vous a fait. Mais ce n'est pas vous seulement qu'elle a fait, elle a fait le pauvre avec vous. Elle a ouvert devant vous une même voie ; vous vous y rencontrez comme des compagnons de voyage qui suivent la même route... »

Sermon LXI, n° 12

(Vives, t. XVI, p. 454, Trad. Peronne, Ecalle etc.)

*

* *

Ne garder que le nécessaire ? Nous en sommes bien loin... Mais Augustin va plus loin encore. Chacun connaît le proverbe jour à jour chinois, arabe... ou indien : "Plutôt que de donner un poisson à celui qui a faim, apprends lui à pêcher." Cela signifie : éduquer, lutter politiquement pour qu'il n'y ait plus de pauvres à aider. A cette condition d'ailleurs notre amour sera libre et pur de tout calcul.

« Nous ne devons pas aimer les hommes comme le gourmand aime les grives... Tout ce que nous aimons, en vue de nous en nourrir, nous l'aimons en vue de la détruire et de nous refaire. Serait-ce ainsi qu'il faut aimer les hommes, comme s'ils étaient à détruire ?

Il y a un autre amour, amour de bienveillance, qui nous porte à obliger ceux que nous aimons. – Mais s'il n'y a rien en quoi nous puissions les obliger ? – A elle seule, la bienveillance contente qui aime.

Nous ne devons pas en effet, souhaiter qu'il y ait des malheureux pour nous permettre d'accomplir des oeuvres de miséricorde. Tu donnes du pain à qui a faim, mais mieux vaudrait que nul n'ait faim, et que tu ne donnes à personne. Tu habilles qui est nu ; si seulement tous étaient vêtus et qu'il n'y eût point telle nécessité ! Tu ensevelis qui est mort : vienne enfin la vie où la personne ne meurt ! Tu mets d'accord les parties en litige ; qu'enfin, la paix soit éternelle, la paix de Jérusalem, où personne n'est en désaccord !

Tous ces services répondent à des nécessités. Supprime les malheureux : c'en est fait des oeuvres de miséricorde. Le feu de l'amour s'éteindra-t-il ?

Plus authentique est l'amour que tu portes à un heureux que tu ne peux en rien en obliger ; plus pur sera cet amour et bien plus franc.

Car si tu obliges un malheureux, peut-être désires-tu t'élever en face de lui et veux-tu qu'il soit au-dessous de toi, lui qui t'a provoqué à bien faire. Lui s'est trouvé dans le besoin ; toi, tu lui as fait part de tes ressources. Par ce que toi, tu l'as obligé, tu parais, en quelque sorte, plus grand que lui, l'obligé. Souhaite qu'il soit ton égal ; ensemble, soyez soumis à celui qui ne peut être l'obligé de personne. »

In Epist. Jo. ad Parthos, VIII, 5.
P.L. 35. 2030-2039

Le détour et l'accès

Stratégies du sens en Chine et en Grèce.

&

Fonder la morale

*Dialogue de Mencius avec un philosophe
des Lumières.*

de

François JULLIEN (*Grasset, 1995.*)

IL y a quelques années, quand j'ai commencé à apprendre le chinois, j'avais été marqué par l'enseignement de François JULLIEN. Dès la première ou la deuxième année d'apprentissage de la langue, il "aventurait" les étudiants dans la lecture et l'étude de textes anciens comme les poèmes de l'époque Tang (VII^e - X^e siècle). Il usait d'une

pédagogie telle que la plupart des étudiants prenaient goût à ce voyage dans la langue classique. En chemin, dans une très grande rigueur de méthode, une infinie précision et un regard qui ne cesse de rebondir de vers en vers, de texte en texte, d'auteur en auteur, comme s'il s'agissait d'une marche vers un insaisissable horizon, nous dé-

couvrons les traits vivants d'une culture, d'une mentalité, d'un esprit chinois qui sont encore d'une formidable actualité, grâce en particulier à la continuité de l'usage de la langue écrite et à l'impressionnante stabilité des référents de cette langue.

J'ai retrouvé ce même goût en lisant le livre de François JULLIEN intitulé *Le détour et l'accès. Stratégies du sens en Chine et en Grèce*. La rigueur et la précision s'exercent ici sur les monuments de l'écriture antique chinoise : le Livre des Odes, le Classique du Changement, les Entretiens de Confucius, la Chronique des Printemps et des Automnes, les Histoires Officielles... Il n'est pas nécessaire de connaître la langue chinoise pour lire ce livre. Il est par contre indispensable d'aimer faire le détour par le pays de l'autre pour s'interroger autrement sur le pays de sa propre pensée, de sa

propre recherche du sens. Par ailleurs, la référence faite aux ouvrages classiques n'est en rien un oubli des problèmes contemporains que rencontre la pensée chinoise. Le chapitre intitulé *La dissidence impossible* donne bien des éclairages sur le statut politique des intellectuels dans la Chine moderne.

Réflexion cheminante donc, sur une crête étroite. D'un côté le versant mortel d'un renvoi de chacun, le Chinois et le Grec, dans ses différences qui seraient dans l'ordre de la nature. Il serait alors inutile pour ne pas dire contre nature de comparer, de mettre en vis-à-vis les systèmes ou les principes organisateurs des sociétés pourtant cohabitant sous le même ciel dans un voisinage de plus en plus contraignant pour tous (Cf. l'inacceptable refus d'ingérence sur la question des droits de l'homme que certains dirigeants ou commerçants asiatiques et occidentaux opposent, sous

le prétexte de telles différences). De l'autre côté de la crête se trouve le versant stérile de la confusion et de la paresse qui ne permettent pas de comprendre les "partis pris culturels" de l'autre, distincts des siens, permettant en retour d'interroger ces derniers.

Cette phrase de F. JULLIEN donne idée de l'écho en moi que sa recherche suscite : *« Je vois mieux aujourd'hui ce que je cherche : non pas seulement m'interroger "sur" la Chine, ni ouvrir la philosophie à d'autres modes d'intelligibilité, mais trouver aussi dans ces va-et-vient des outils capables de nous redonner prise sur des questions fondamentales comme par exemple l'efficacité, la nature ou la morale. »*

F. JULLIEN réalise ce projet dans son dernier livre intitulé *Fonder la Morale. Dialogue de Mencius avec un philosophe des Lumières.*

MENCIUS, ou MENGZI (IV^e siècle avant notre ère), l'un des grands maîtres de la Pensée Chinoise, dans la succession de CONFUCIUS, donne à F. JULLIEN l'autre terme de son va-et-vient. Le philosophe chinois cite l'histoire d'un roi qui s'interrogeait sur sa capacité à faire le bien et en particulier à agir pour le bien de ses sujets. Voyant passer devant le trône un bœuf destiné à l'abattage pour une cérémonie sacrificielle, le roi ne supporta pas la vision de cet animal apeuré, semblable à un innocent supplicié. Il ordonna de le relâcher. Devant la nécessité malgré tout de sacrifier, le roi ordonna de remplacer ce bœuf par autre chose, un mouton... La décision royale d'épargner le bœuf est née d'une expérience de la pitié. L'autre décision, de lui substituer un mouton, appartient à une autre sphère de son pouvoir, là où les choses sont régies indépendamment du moment et de son expérience. La tradition chinoise reconnaît que la réaction royale

d'insupportable face à la menace qui pèse sur autrui, est ce qui fonde la morale.

Fonder la morale ce n'est pas en déterminer les principes mais découvrir où est sa légitimité. Ecartant le fondement métaphysique de la morale, F. JULLIEN s'écarte tout autant d'un impossible fondement de la morale, et préfère répondre à l'invitation de NIETZSCHE, pour qui les "véritables problèmes de la morale consistent à établir une comparaison entre les diverses morales". Comparaison ? Dialogue, préfère dire F. JULLIEN entre la tradition des Lumières, de ROUSSEAU à KANT, et la Chine par MENCIUS, soit le plus grand écart possible entre deux traditions n'appartenant pas au même cadre linguistique, et dont l'une n'a pas connu de Révéla-

tion religieuse... "Moïse ou la Chine", disait PASCAL.

Parvenir à l'inconditionné par la conscience morale, avoir accès au "Ciel" à partir de la morale, disent les Chinois... et KANT avec eux pour qui la loi morale est ce par quoi l'homme prend connaissance de la liberté qui elle nous découvre un autre monde, suprasensible, et nous force à franchir le pas de la métaphysique.

On peut apprécier diversement le résultat du parcours. Mais le parcours reste avec toute sa pertinence moderne. Parcours de dialogue que je rapproche du projet des Rencontres de Francheville de l'été 1995 : "A l'écoute de l'homme d'aujourd'hui" (Cf. LAC n° 175 et 176). Jean-Pierre CHANGEUX n'y a-t-il pas pro-

posé des fondements de l'éthique et parlé des prédispositions naturelles de l'homme à l'éthique ?

Les deux livres auxquels je viens de faire référence se différencient des ouvrages précédents de F. JULLIEN en particulier par la méthode d'étude. Dans ceux-ci, l'auteur propose un parcours, guidé par un concept de la pensée chinoise. Un caractère ou deux suffisent en chinois à énoncer un concept. Ainsi les concepts d'efficacité ou de faiblesse nous entraînent dans la littérature, la peinture, la poésie, la politique, l'art culinaire ou l'art de la guerre... en Chine.

Je propose de prendre goût à cette méthode en commençant bien sûr par... *Eloge de la faiblesse* ! (livre de Poche Biblio, 1993).

Jacques L.